

L'ACTION UNIVERSITAIRE

SOMMAIRE

À retenir	<i>Jean-Pierre Houle</i>	1
Les loisirs des jeunes	<i>Guy Boulizon</i>	3
Fragments du passé	<i>Fernand Corminbœuf</i>	7
Il y a imitation et imitation	<i>Rex Desmarchais</i>	10
Un grand médecin nous quitte subitement	<i>Georges Hébert, M.D.</i>	16
Assemblée générale annuelle 1944	<i>Lucien Piché, Jules Labarre</i>	19
En marge de	<i>Guy Sauvage</i>	23
Le Mois International	<i>André Lioran</i>	25
La Vie intellectuelle :		
Pleins pouvoirs	<i>Jean-Pierre Houle</i>	29
L'amour, est-ce vraiment plus que l'amour ?	<i>Roger Dubamel</i>	30
Les livres — Documents		33
Échos et Nouvelles — Nécrologie		37

Association Générale des Diplômés de l'Université de Montréal

COMITÉ EXÉCUTIF :

M. Jules Labarre, président ;
M. Gérard Parizeau, 1er vice-président ;
M. Roger Brossard, 2e vice-président ;
M. Lucien Piché, secrétaire ;
M. Henri Gaudefroy, trésorier ;
M. René Guénette, président du comité de publication ;
Dr Stéphane Langevin, ancien président ;
Dr Louis-Charles Simard, président sortant de charge.

CONSEIL GÉNÉRAL :

Les membres du comité exécutif et les délégués suivants :

Agronomie : M. Henri C. Bois et M. Gustave Toupin ;

Chirurgie dentaire : Dr Alphonse Plessis-Belair et Dr Adolphe L'Archevêque ;

Droit : Me André Montpetit et Me Émile Massicotte ;

H.E.C. : M. Jean Nolin et M. Roland Philie ;

Lettres : M. Jean Vallerand et M. Jean Houpert ;

Médecine : Dr Oscar Mercier et Dr J.-A. Vidal ;

Médecine vétérinaire : Dr Paul Villeneuve et Dr G.-T. Labelle ;

Optométrie : M. Léopold Gervais et M. Charlemagne Bourcier ;

Pharmacie : M. Rodolphe Dagenais et M. Léopold Bergeron ;

Philosophie : M. Damien Jasmin et M. l'abbé J.-Bernard Gingras ;

Polytechnique : M. Léon Duchastel et M. Roland Bureau ;

Sciences : M. Gustave Prévost et M. Roger Lamontagne ;

Sciences sociales : Mlle Rolande Provencher et M. Pault-Galt Michaud ;

Théologie : M. l'abbé Maurice Gagnon et M. l'abbé Irénée Lussier ;

Le président de l'Association générale des étudiants ;

Trésorier honoraire : l'honorable Henri Groulx ;

Vérificateur honoraire : M. Jean Valiquette (H.E.C.) ;

Administrateur : M. Adrien Gratton.

COMITÉ DU FONDS DES ANCIENS :

M. A.-S. McNichols, président, Mgr V. Joseph Piette, Sénateur Élie Beaugard, Juge Séverin Létourneau, Docteurs Stéphane Langevin, Louis-Charles Simard, Ernest Charron, MM. J.-Édouard Labelle, Oswald Mayrand, Alphonse Raymond, M. Étienne Crevier, secrétaire ; Gérard Parizeau, trésorier.

COMITÉ DES RECHERCHES :

Dr Louis-Charles Simard, président ; Mgr Olivier Maurault, MM. Louis Bourgoïn, Jean Bruchési, Louis Casaubon, Gérard Parizeau, Dr Georges Préfontaine, MM. Paul Riou, Jacques Rousseau, Jules Labarre, secrétaire.

COMITÉ DE PUBLICATION :

M. René Guénette, président ; MM. Paul Barry, Roger Beaulieu, Alain de Bray, Rex Desmarchais, Raymond DesRosiers, Roger Duhamel, Alfred Labelle, Léon Lortie, Jean Nolin, Fernand Séguin et Adrien Gratton.

COMITÉ DES FÊTES :

Dr Jean Saucier, Me Fernand Chaussé, MM. Jean Bégin, Jean Vallerand, Pierre-Édouard Duranceau, Gérard Parizeau, Jules Derome.

COMITÉ DE L'AIDE À LA BIBLIOTHÈQUE :

M. Léon Lortie, Mgr Olivier Maurault, M. Victor Morin, Drs. Philippe Panneton, Georges Préfontaine, MM. Jacques Rousseau, Benoît Brouillette, J.-M. Nadeau, Dr E.-P. Chagnon.

COMITÉ DE RECRUTEMENT :

Me André Montpetit, Dr Alphonse Plessis-Belair, MM. Rodolphe Dagenais, Jean Nolin, Henri Gaudefroy.

COMITÉ DES SPORTS :

MM. Gérard Parizeau, Henri Gaudefroy, Roland Bureau, Gustave Prévost, Lucien Piché, Pierre-Édouard Duranceau, Fernand Delhaes, Philippe Ewart.

L'Action Universitaire est l'organe de l'Association générale des Diplômés de l'Université de Montréal.

Les articles publiés dans *L'Action Universitaire* n'engagent que la responsabilité de leurs signataires.

Rédacteur en chef : JEAN-PIERRE HOULE

Rédaction et administration ; Service de la publicité :
Raymond DesRosiers, 2900, boulevard du Mont-Royal, Tél. AT. 9451

Impression et expédition : Imprimerie St-Joseph, Montréal, P.Q.

Abonnement : \$1.00 au Canada et à l'étranger. *L'Action Universitaire* paraît chaque mois, sauf juillet et août.

MM. LES PROFESSIONNELS . . .

Nous sommes toujours à votre service, puisque déjà nous développons de nouvelles méthodes modernes de vente et de service pour l'après-guerre. Mais nous tenons à vous rappeler que, même si la guerre a temporairement paralysé notre service des ventes, celui des réparations occupe encore tout un étage de notre édifice ; il est d'abord réservé pour nos vieux clients. Notre personnel expert est donc à votre disposition pour le débossage, l'élimination complète de la rouille, l'application de la couleur, suivie du séchage au four électrique, et la mise au point du moteur.

JARRY AUTOMOBILES, LIMITÉE

4383-85, rue Saint-Denis

PLateau 8221



J. RENÉ OUIMET LIMITED

DISTRIBUTEURS EN GROS : FROMAGE, MAYONNAISE, VIANDES EN CONSERVES - WHOLESALE DISTRIBUTORS : CHEESE, MAYONNAISE, CANNED MEATS

SUCCURSALES : QUÉBEC SHERBROOKE, TROIS-RIVIÈRES, GRANBY

QUÉBEC
Tél. 5854

TROIS-RIVIÈRES
Tél. 4277W

BUREAU-CHEF - HEAD OFFICE
4837, BOYER - MONTRÉAL
Falkirk 3021

SERVEZ-VOUS DES
MANDATS

Pour envoyer de l'argent par la poste
en toute sûreté.

Lorsque vous voulez envoyer de l'argent par
la poste n'importe où au Canada, aux Etats-Unis
ou en Angleterre*, servez-vous des mandats-poste
de la Banque Royale. Vous pouvez vous procurer
dans n'importe quelle succursale un mandat-poste
pour la somme exacte que vous désirez envoyer.
C'est un service commode, de coût minime.

* *Sujet aux règlements du Gouvernement*

La Banque Royale du Canada

Pour votre

LABORATOIRE

APPAREILS

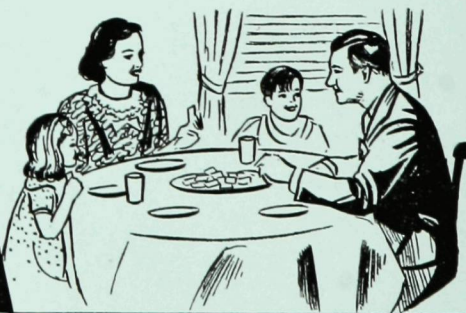
VERRERIE

REACTIFS

Adressez-vous à

CANADIAN LABORATORY
SUPPLIES, LIMITED

403 ouest, St-Paul,
Montréal, Québec



**LES BISCUITS
DAVID SONT
TOUJOURS
FRAIS,
CROUSTILLANTS
ET SAVOUREUX!**

•
Si votre épicier ne les a pas,
envoyez son adresse à

DAVID & FRÈRE LIMITÉE
1930, rue Champlain, Montréal

A RETENIR

Il n'est pas de pratique courante qu'un discours prononcé à la fin d'un banquet, même universitaire, comporte un message qui mérite d'être retenu, trace un idéal qui emporte une adhésion immédiate. Ce fut pourtant le cas lors du dîner offert par le Comité des Recherches de l'A.G.D.-U.M. en hommage aux universités de France, le 12 octobre dernier.

Le professeur Louis Bourgoïn, remerciant l'Université d'Alger de l'honneur qu'elle lui conférait ainsi qu'aux docteurs McKenzie, Préfontaine et Humphrey, disait : « ... le rapprochement des deux cultures (française et anglaise) doit nécessairement engendrer un jour, un génie proprement canadien qui aura des affinités inaltérables avec la France. »

Cette phrase, nous le répétons, doit être retenue et pour le bel idéal qu'elle exprime et pour la donnée juste qu'elle pose du problème de la culture au Canada.

Les docteurs McKenzie et Humphrey voudront, nous en sommes certains, l'interpréter à leurs compatriotes, pour leur plus grand bénéfice et à l'avantage de l'union nationale, éminemment désirable.

Et voici pour nous. À certains signes qui ne peuvent échapper même à un observateur négligent ou distrait, il est facile de reconnaître que nous ne sommes plus au stage de l'enfance intellectuelle. Nous découvrons chez notre peuple un appétit

de connaître qui fait le succès de nos éditeurs, pousse les étudiants de tous âges vers les cours publics et les conférences. Nous atteindrons un jour, plus rapproché qu'on le croit, à l'œuvre vraiment originale, en littérature. En médecine, en sciences nous y sommes déjà parvenus. Une sympathie plus éveillée, plus vibrante de la part du public, un travail constant de la part de nos auteurs, une collaboration, un appui largement désintéressé de la part des autorités, prépareront l'œuvre qui deviendra patrimoine national.

Question de climat intellectuel qui ne peut être créé et maintenu que si nous nous départissons d'une timidité ridicule et d'un réflexe de pauvre. Timidité et réflexe qui empêchent le collégien, l'étudiant, l'homme d'âge mûr, de regarder le XVIIe siècle par exemple, comme une richesse personnelle. Nous l'oublions trop, jusqu'en 1760, l'histoire de la France, c'est la nôtre. Et après cette date, qui oserait prétendre qu'elle ne nous appartient plus ?

Timidité et réflexe qui nous montrent toute pensée, toute culture étrangères comme empoisonnées et mortelles. Nous nous diminuons, nous nous privons de richesses incalculables parce qu'au fond nous ne croyons pas suffisamment à l'originalité de notre apport qui est et demeurera d'ordre spirituel, qui est et demeurera français dans son expression.

La conclusion s'impose. Nous produirons ce « génie proprement canadien qui aura des affinités inaltérables avec la France » en étant profondément français, grâce à un commerce continuel avec les chefs-d'œuvre de la pensée française, en accueillant avec une sympathie, une quié-

tude qui attesteront de notre santé morale, les autres formes de culture, en travaillant ferme, en trouvant en nous-même et dans l'histoire de notre pays, beaucoup de motifs de foi et d'espérance.

Jean-Pierre HOULE.

L'Action Universitaire présente...

La première partie d'un article traitant d'un problème capital en éducation et signé d'un pédagogue fort apprécié : le professeur GUY BOULIZON.

Une nouvelle étude littéraire du romancier, REX DESMARCHAIS.

L'hommage du docteur GEORGES HÉBERT à son maître, le docteur A. Léger qui fut l'un de nos grands médecins.

La chronique de M. ROGER DUHAMEL.

Quelques fragments d'un passé délicatement ressuscité par le professeur FERNAND CORMINBŒUF.

LES LOISIRS DES JEUNES

Guy BOULIZON

« Les jeux de l'enfance ne sont pas chose que le législateur puisse dédaigner comme indifférente ou inférieure ; ils forment les habitudes, et la puissance de l'État est intéressée à ce que les citoyens aient dès l'enfance des habitudes de vie collective » (Platon : Répub. V).

Le problème des loisirs

Le problème des loisirs a toujours existé et si, en fait, ce n'est que depuis quelques années qu'on s'est préoccupé plus spécialement d'une organisation rationnelle et légale des loisirs, à toutes les époques, les forces morales ou politiques et les initiatives privées ont cherché à résoudre cette question, en proposant des formules qui allaient du « Panem et circenses » jusqu'aux sources les plus authentiques d'un enrichissement individuel. Cependant, s'il est bien vrai que le problème général des loisirs humains est aussi ancien que les plus anciennes sociétés et que déjà, au Paradis terrestre, il se posait avec acuité, celui, plus particulier, des loisirs des jeunes ne date guère, pratiquement, que de 1925.

En effet, les lois sociales sur le travail juvénile, le mouvement général vers la vie de plein air, le goût pour l'esprit d'équipe et le scoutisme, l'orientation de la pédagogie nouvelle exigeant une participation réelle de l'enfant, cette primauté qu'un peu partout, on a donnée à l'éduca-

tion sur l'instruction et à l'esprit constructif sur l'esprit critique, enfin les tendances de la sociologie personnaliste, voilà, entre beaucoup, quelques-unes des raisons qui sont à l'origine de l'intérêt exceptionnel que, dans tous les pays, on a donné aux loisirs des jeunes. Cette vogue soudaine, dont la cause n'était pas toujours désintéressée, nous a valu, il y a quinze ans, un nombre considérable d'enquêtes, d'études et de déclarations largement optimistes qu'il nous est arrivé de lire, gravées dans la pierre, au fronton de tel centre de loisirs.

De l'université Columbia à Otto Abetz

D'après Guérin - Desjardins, un des grands chefs éclaireurs d'avant-guerre, « ... Les actes accomplis librement dans les heures de loisirs sont ceux qui comptent le plus : le jeu est peut-être ce qui, psychologiquement, a le plus d'influence dans la vie, avant vingt cinq ans... » ; « Les loisirs, ajoute Abel Bonnard, c'est la per-

mission d'être soi-même » ; quand au président de l'Université Columbia, Murray Butler, il renchérit « Il sera plus important bientôt, d'enseigner l'emploi des loisirs aux garçons et aux filles du pays que de les instruire en vue de leur métier spécialisé » ; Otto Abetz, de sinistre mémoire, écrit : « Les loisirs, c'est partir vers les champs, c'est-à-dire, partir à la recherche de la résistance (Il ne croyait pas si bien dire !), de la hardiesse aussi bien que de la simplicité de cœur, toutes choses nécessaires à une génération qui se propose une action difficile » ; enfin, dans ses annales, la Jeunesse catholique française se fait l'interprète de tous les milieux religieux et de l'Église — qui pendant longtemps fut la seule dispensatrice de loisirs — en proclamant : « Les loisirs vont permettre un épanouissement humain de la personne, un enrichissement de l'individu. POURVU QUE le climat en soit chrétien et l'idée directrice bien équilibrée, nous aurons là un moyen exceptionnel de former des personnalités. »

Pourvu que...

« Pourvu que... » Cette réserve discrète que marque l'opinion des jeunes catholiques est significative des craintes qui se sont manifestées un peu partout en France et dans L'Europe d'avant-guerre : méfiance des milieux religieux qui ne voyaient pas sans inquiétude le climat naturaliste dans lequel baignaient trop d'activités de plein-air, incompréhension des maîtres de l'enseignement officiel, hostiles à tout ce qui pouvait diminuer les horaires déjà surchargés des programmes ; exemples malheureux des pays totalitaires, où les loisirs, loin d'épanouir la personne, étaient un moyen supplémentaire de l'asservir. Toutes ces raisons ont contribué à créer autour de cette notion une atmos-

phère de défiance et de polémique ; sans compter qu'on ne s'entendait même pas sur la définition du mot « loisir » et que l'expression courante de « loisirs dirigés » prêtait assez au ridicule et à la critique, en accouplant deux mots difficilement juxtaposables pour l'étymologie comme pour la pratique. C'est pourquoi, avant d'étudier rapidement les diverses attitudes possibles en face de ce problème des loisirs, essayons d'en préciser le contenu et d'en marquer les limites.

Ce que l'on entend par « loisir »

Avant de définir ce mot, disons qu'il comprend l'ensemble des moyens qui assurent l'éducation de l'enfant en dehors de son occupation principale (Travail scolaire ou salarié). Le terme englobe donc l'éducation populaire, la culture, la formation physique, l'habileté manuelle, la formation morale ainsi que la gamme extrêmement variée des distractions, dans la mesure où celles-ci comportent un effort personnel et libre.

Ainsi précisé, nous définirons les loisirs : toutes les activités juvéniles, qui poursuivent un but de simple délassement, ou d'éducation générale, ou d'épanouissement des facultés humaines. Les loisirs vont ainsi de la vulgaire distraction (pêche à la ligne, bricolage, jardinage) jusqu'à l'activité créatrice (Théâtre communautaire, conférences, peinture) en passant par toutes les formules plus socialisées des sports d'équipe, du Scoutisme des Aulberges de la jeunesse, etc., etc...

On voit ainsi, en quoi, les loisirs diffèrent du devoir d'état. Tandis que ceux-ci sont soumis à des règles strictes, ceux-là supposent une participation volontaire de toute la personne humaine qui choisit suivant la ligne de ses goûts et de ses possibilités.

Tél. : DOLLARD 2442

**MONTREAL DYEING
& CLEANING CO. LIMITED**

(Succ. A. VILLENEUVE)

TEINTURIERS et NETTOYEURS

189 est, rue Bélanger Montréal

265 est, Ste-Catherine Tél. : LA. 6703

TAIT-FAVREAU, Limitée

Lorenzo Favreau, o.o.d.

Président-Propriétaire

et assistants Optométristes-Opticiens

Bacheliers en Optométrie

VERRES CORRECTEURS

EXAMEN DE LA VUE

6890, rue St-Hubert — Tél. : CA. 9344
Montréal

FAITES AFFAIRES
AVEC UNE MAISON
CANADIENNE-FRANÇAISE

W.-A. GERVAIS

BIJOUTIER

*Nous avons toujours un choix complet de
Diamants, Montres, Horloges*

1305, Mont-Royal Est - - Montréal

Près de Chambord

Tél. : AMherst 2403

Téléphone : PLateau 9709

ANDERSON & VALIQUETTE

Comptables-Vérificateurs

84 ouest, rue Notre-Dame — Montréal

Téléphone : HARbour 5544

**PHANEUF — MESSIER
OPTOMÉTRISTES-OPTICIENS**

Spécialité : Examen de la vue

Ajustement de verres

1767, rue St-Denis Montréal

(Tout près de la rue Ontario)

Derniers devoirs...

— Laissez-nous vous assister dans vos
derniers devoirs envers ceux qui partent.
Nos conseils sont basés sur l'expérience.

Salons mortuaires — Service d'ambulance

GEO. VANDELAC Limitée

Fondée en 1890

G. VANDELAC, Jr. — Alex. Gour

120 est, rue Rachel, Montréal — BÉ. 1717

PAQUETTE

&

PAQUETTE

ASSURANCES GÉNÉRALES

276 OUEST, RUE ST-JACQUES — MA. 3261 *

GÉRARD-P. PAQUETTE — PIERRE PAQUETTE

*Les plus grands spécialistes de fourrures au détail du Canada
depuis plus de soixante ans*

CHAS DESJARDINS & CIE
LIMITÉE

FRANÇOIS DESJARDINS, Président et propriétaire

1770, rue Saint-Denis, Montréal

Téléphone : HARbour 8191



« Non, Jean, quand le Gouvernement nous demande d'épargner la nourriture, nous ne pouvons pas nous permettre de placer du fromage dans les sourisères. »

CIGARETTES SWEET CAPORAL

« La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé »

VOUS SEUL

pouvez faire de votre demeure

UN FOYER

... mais nous pouvons vous aider en vous offrant un choix agréable, exclusif et profitable

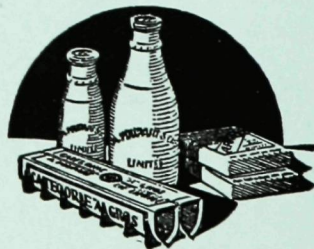
à des conditions conformes à votre budget.

Le magasin à rayons
qui a toujours grandi

MESSIER *Limitée*

1480-90 est, rue Mont-Royal — Montréal

Téléphone : FALKirk 3541



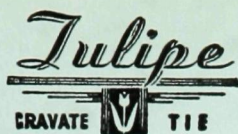
Le lait est le type de l'aliment complet. Il contient tous les éléments propres à la réparation du corps, à son développement et à l'entretien de la chaleur vitale.

Les travailleurs de la pensée préfèrent le lait et les produits laitiers POUPART, à cause de leur saveur naturelle, de leur fraîcheur et de leur valeur nutritive.

A. POUPART & CIE
Limitée

1715, rue WOLFE

FRontenac 2194



Synonyme de qualité

*En vente chez tous les bons marchands
d'articles pour hommes*

HARBOUR PRODUCE CO.

Volailles - Gibier - Poisson
Viandes - Oeufs

132, MARCHÉ ATWATER
Willbank 5193

**STUDIO DE CULTURE
PHYSIQUE**

BAIN TURC - MASSAGE

Ces traitements remédieront à l'évolution physiologique normale qui commence à dessiner la vieillesse, ce que tout le monde redoute. Les moments qu'on doit y donner ne sont point du temps perdu. Venez nous voir, vous y trouverez des conseils salutaires.

Professeur J.-E. SIMARD 3642, rue Henri-Julien
(voisin du carré St-Louis)
Tél. LA. 1563

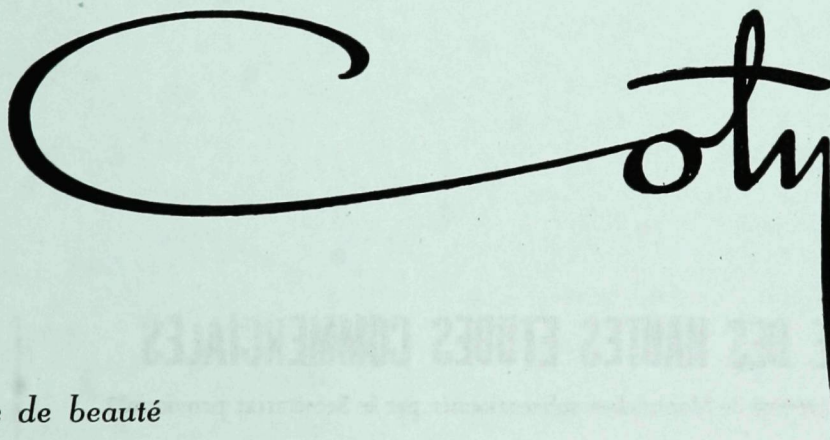
PLateau 4033

IMPRIMERIE LAVAL

Gilles Gince, prop.

1030, rue St-Alexandre - Montréal

Avec les hommages de



Poudre de beauté

« AIR SPUN »

Parfum « MUGUET »

Parfum « PARIS »

Fards et rouges à lèvres

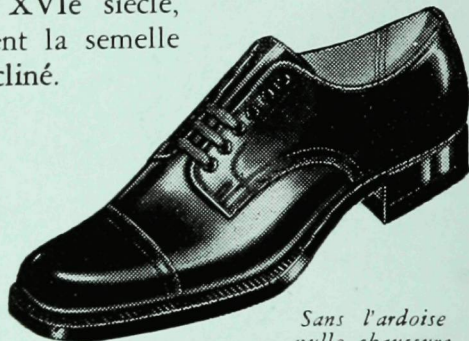
« SUB DEB »

Cologne « MUGUET »



AUTREFOIS

Le tannage des peaux permit aux anciens de faire leurs chaussures pleines et à haute tige, assez semblables aux nôtres. En guise de talon, lequel remonte au XVI^e siècle, ils utilisaient la semelle en plan incliné.



*Sans l'ardoise
nulle chaussure
n'est Slater*

AUJOURD'HUI

Toute personne soucieuse de sa correction porte des SLATER dont le chaussant est parfait.

SLATER

POUR HOMMES ET FEMMES



QUE FEREZ-VOUS DE VOS FILS ?

DES MÉDECINS ?
DES INGÉNIEURS ?
DES AVOCATS ?
DES HOMMES D'AFFAIRES ?

Cela dépend naturellement de leurs talents, de leurs goûts, des besoins de la société et de vos moyens.

Mais si vos fils ont les qualités requises et du goût pour LES CARRIÈRES ÉCONOMIQUES, n'hésitez pas, envoyez-les à

L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES

(affiliée à l'Université de Montréal et subventionnée par le Secrétariat provincial)

Le Canada français a besoin d'hommes d'affaires avertis, et l'École, tant par ses cours du jour que du soir, est en mesure de fournir à tout jeune désireux de réussir en affaires LA COMPÉTENCE nécessaire à son succès.

*Demandez notre prospectus gratuit
et voyez le Directeur.*

535, avenue Viger
MONTRÉAL

L'enrichissement humain par les loisirs

Plus encore que de former des intelligences, le but du véritable éducateur est de former des hommes. Or toute activité quelle qu'elle soit concourt à la formation de la future personnalité et celle-ci se forge non seulement dans les écoles et les ateliers, mais peut-être plus encore, dans la détente, dans le jeu, dans la liberté ; les loisirs, germe de bien, sont trop souvent source de mal : c'est le temps des « Bêtises » et malheureusement comme le dit l'Abbé Pradel ; « Les victimes des loisirs mal employés n'ont fait des choses stupides que parce qu'ils ne savaient pas ce qu'ils auraient bien pu faire d'intelligent et d'utile ». Un des buts des organisations de loisirs est précisément de proposer quelque chose « d'intelligent et d'utile » pour supprimer les temps creux, les heures vides et oisives qui, chez les jeunes, peuvent devenir des moyens terriblement efficaces de déformation, car « dans le monde moral, dit Amiel, il n'y a pas de terrain sans maître, et les terres vagues appartiennent au démon ».

Parrallèlement à l'intelligence sur laquelle travaille l'école, cette éducation humaine des loisirs formera le jugement, le bon sens, l'observation ; elle apprendra à l'enfant à penser par lui-même ; sur le plan physique, elle développera l'adresse, l'agilité, l'équilibre nerveux et sensoriel ; elle augmentera les possibilités de la maîtrise de soi et du caractère, par le sens des responsabilités. Cette poursuite de l'équilibre humain se fera, le plus possible, en plein air, dans un contact inestimable avec la nature bienfaisante, dans une inappréciable découverte de la vraie terre, celle du Créateur et de nos pères. Ce sera dans le jeu que la personnalité de l'enfant se livrera le plus complètement, ce jeu dont la valeur physique et éducative ap-

paraissait si grande à Nietzsche qu'il pouvait dire : « la maturité de l'homme, c'est d'avoir retrouvé la gravité de l'enfant dans le jeu. »

Cette formation humaine réaliste fera une place d'honneur aux travaux manuels. « On oublie souvent, dit Bergson, que l'intelligence est essentiellement faculté de manipuler la matière, qu'elle commence du moins ainsi, mais que bientôt l'intelligence remontera de la main à la tête. » Jeux éducatifs et formation physique suivant la méthode naturelle tiendront aussi une place de choix dans cette conception d'ensemble des loisirs organisés ; ils permettront, à chacun, d'accroître sa puissance sur le monde matériel et d'améliorer l'effcience de son action humaine. Enfin, grâce aux lectures, aux conférences, aux activités artistiques, on parviendra à obtenir l'équilibre parfait de l'adolescent, ce développement harmonieux du corps, de l'intelligence, de l'imagination créatrice, du sentiment esthétique. Tout système de loisirs qui ne visera pas à la formation totale de l'être sera vicié à la base ; grâce à cet humanisme très large, on évitera la spécialisation étroite dont le rendement est souvent trop limité.

Les loisirs et la personnalité

Et ainsi les loisirs ne sont plus une chose secondaire, un passe-temps. Ils deviennent, pour chacun, une obligation qui, avec le devoir d'état, assurera le complet développement d'une vocation d'homme. Les loisirs peuvent être détestables s'ils tendent à l'évasion par la paresse et la fuite de l'effort (c'est le cas trop souvent de tous les loisirs commercialisés : cinémas, bals, etc...) ; mais s'ils sont recherchés en toute liberté par un adolescent qui les intègre dans le rythme de sa vie quotidienne, s'il n'y a plus coupure entre la vie de travail « à subir » et la vie de

détente « à choisir », alors ces heures de délasserement seront avant tout l'occasion de libérer ce qu'il y a de spontané, de vrai, de profond dans la personnalité naissante.

Par désir de simplicité, de loyauté envers soi-même, de joie authentique, les jeunes aiment de nos jours les loisirs de plein-air, l'effort et cette culture vivante et libre, ce nouvel humanisme, si peu livresque, qui les rapproche chaque jour davantage de cette « possession du monde » tant désirable. Cette conception du loisir oblige le jeune à jeter toutes ses ressources physiques et morales dans l'action, car tous ceux qui ont vécu « la belle aventure de la route » pensent que « l'entraînement physique n'est pas opposé à la santé de l'âme, que la joie du corps accroît la lucidité de l'esprit » ; cette cul-

ture réaliste prendra volontiers comme devise « Res, non verba », « des réalisations, non des discours », elle sera dynamique, mais personnelle et intime et ne tirera pas sa source des enthousiasmes collectifs chers aux peuples totalitaires.

Ainsi donc, si le système de loisirs ne se contente pas de trouver le plaisir, vulgaire sentiment de satisfaction matérielle, mais atteint jusqu'à la joie qui est un état, jusqu'à la joie de l'épanouissement humain, alors, nous pourrions trouver là, un moyen exceptionnel de créer, en collaboration avec l'Église, la famille, l'école, des citoyens équilibrés qui ne seront ni des animaux purs-sangs, ni des anges inaccessibles, mais, tout simplement et magnifiquement, des hommes.

(À SUIVRE)

Dans sa livraison de février 1945, l'Action Universitaire rendra un hommage spécial à la mémoire et à l'œuvre du Frère Marie-Victorin. Renouvelez aujourd'hui même votre abonnement afin de recevoir ce numéro de qualité.

FRAGMENTS DU PASSÉ

Fernand CORMINBŒUF

Tous ces arbres de pierre, couchés là, en ce coin de pays aride, à peine trufflé de quelques buissons... Que c'est étrange ? Étrange en effet ! mais naturel quand même. Ce sont d'immortels témoins d'une vie prodigieuse que ces cadavres lapidifiés. À l'époque qui les vit naître, grandir et tomber, l'immense prairie grise qui s'étend jusqu'à l'horizon était une mer peuplée de lézards monstrueux, et Neptune ornait ses rivages d'une végétation luxuriante de roseaux, de fougères et de prêles aux formes géantes. Les pieds dans l'eau, la tête au soleil, ces cryptogames arboraient leurs frondaisons dans l'air chaud et humide pour y bercer un peuple d'insectes aux dimensions de nos oiseaux actuels, et des oiseaux au bec denté semblables à d'énormes chauve-souris.

Et voici que la mer se retira peu à peu, obéissant à cette grande loi de la nature, suivant laquelle les eaux de surface vont sans cesse en diminuant au profit des abysses insondables. Loi universelle, dont les effets peuvent être observés à loisir. Tenez, par exemple, les immenses arènes du Sahara, du Turkestan, de la Lybie... qui accaparent les six centièmes des terres émergées. Leurs tourbillons éoliens roulaient jadis sous le flux et le reflux des vagues, et par les aires d'ennoyage les grands sauriens mêlaient des voix rauques aux plaintes d'Eol. Bref, la ré-

duction des eaux superficielles, depuis le temps où la fameuse Panthalassa de Suess enveloppait la couche du Sial, est devenu phénomène tellement général qu'il pourrait fort bien amener la fin de notre monde sans le concours de causes astronomiques. Toujours est-il, que l'eau s'étant retirée, là-bas le gumbo de la Prairie, ici le sable où reposent les géants pétrifiés, et çà et là, emplacements d'anciennes lagunes, toute une végétation carbonisée, à l'abri de l'air, sous la vase marine.

Deux ou trois millions de siècles se sont écoulés ! Géologues et naturalistes ont entrepris de nous révéler ce passé prodigieux. Ceux d'entre eux qui s'y livrèrent avec passion pour le déchiffrer et nous en fournir une explication logique ont accompli, certes, une œuvre des plus méritoires, car, selon l'expression de Fresnel, si la nature recherche la simplicité des moyens, elle semble ignorer les difficultés de l'analyse. D'ailleurs, n'est-ce pas pour semblable raison, fille chez l'homme de la loi du moindre effort, que les superstitions et les légendes ont tant de crédit auprès de la masse des individus ? Ce sont des formules simples, des récitations toutes faites, qui dispensent maîtres et élèves des procédés ardu de l'analyse. On arrive ainsi à étouffer tout germe de causalité en puissance. Et pourtant, l'esprit de causalité, si conforme à la saine rai-

son, ne saurait être contraire à la foi !

... Il fallait songer au retour. On décida d'atteindre Gravelbourg en passant par les Wood-Mountains afin d'accrocher une note variée au tableau. C'est ainsi qu'on chemina par un district légèrement ondulé, presque désertique. Par monts et par vaux on suivait de vagues traces qui semblaient être un chemin désaffecté depuis une génération. De petites collines disposées en chicanes, montraient des caps rubéfiés semblables à la tête rousse d'un clown. À la vérité il n'y avait ni bois ni montagnes. Au bas des pentes l'eau boueuse d'une rivière paresseuse entretenait tout au plus une étroite lisière d'épine-vinette, l'unique refuge des oiseaux de la région. De ces maigres bocages, ils s'élançaient sans répit à la poursuite des insectes. Mais, pour dévoués qu'ils fussent à la cause agricole, ils ne pouvaient guère faire œuvre utile, car leurs efforts étaient annihilés par les ravages de la rouille du blé, dont l'épine-vinette en est l'hôte indispensable. Ô Xérés ! que n'eusses-tu vaincu Rubicon en ces temps où chantait l'Aède ? Des milliers de colons te loueraient depuis des générations, et la prairie immense et la steppe non moins vaste glorifieraient ton triomphe dans la suite des siècles !

* * *

Par les Appalaches des cantons de l'Est la campagne s'offrait avec tous ses charmes, doublés de tendresses estivales. Le beau, le vrai, la simplicité des moyens, le silence, l'espace, la liberté... s'y trouvaient en tout lieu. Ici, le franc sourire de la prairie en peignoir de marguerites. Là, sous le ponceau aux nœuds de cèdre, le tendre gazouilli des tourbillons étincelants. Là-haut sur la butte l'érable agitant sa robe glauque au revers argenté.

Mon compagnon, fidèle disciple de

Thémis se promenait le long du feuillu en récitant à haute voix des pages entières de son bréviaire civil. L'approche rapide des examens du barreau, session d'automne, lui donnait un zèle inaccoutumé. Cependant, au bout d'un moment il s'écria « j'en suis saturé », et alla s'asseoir au pied d'un érable rouge. La plaine fabriquait laborieusement son jus nourricier pour l'année suivante, et elle transpirait des larmes de tous ses stigmates. Pourquoi pleures-tu ? lui demanda-t-il. Ah ! ce n'est rien. Trop de travail ? Jamais de la vie ! Alors ces larmes ? t'ennuies-tu ? Oh non, seulement je me souviens ! et j'ai de la peine quand je pense ... quand je pense à ces jours où des étrangers sont venus qui nous appelaient mépeulze. Ils ont pris la place de nos amants, et nous avons dû les nourrir et les supporter ! Par bonheur, ils sont repartis, non pas que nous les ayons maltraités. D'eux-mêmes ils sont retournés d'où ils étaient venus. Ils en avaient trop grand à cultiver... et puis, ceux qu'ils avaient éloignés revenaient sans cesse en plus grand nombre. Alors, ils se trouvaient mal à l'aise, d'autant plus qu'ils ne comprenaient pas leur parler, ni leur façon d'agir ! Pauvre petite, ton affliction est bien grande quand tu regardes le passé ! Mais elle est grande surtout parce que tu es sensible. Maintenant que l'espoir renaît regarde plutôt l'avenir. Et Dieu sait ! la grandeur de ton affliction sera peut-être demain la mesure de ta joie.

Témoin de ces confidences, je restai songeur. Mais voici que la ligne bleutée et sinueuse de l'horizon distraja mes pensées, sans les dissiper toutefois. La ligne de cet horizon indescriptible, je la revis plus d'une fois, et toujours avec émotion. En quelque lieu et en quelque jour où il me fût permis de l'observer des hauteurs appalachiennes, elle me donna toujours l'image du paradoxe. Elle brûlait dans l'incendie de l'aurore sans se consumer,

ou se barbouillait de pourpre et d'or au crépuscule sans ne jamais se souiller... Et le soir quand la lune soulevait sa grosse lanterne par-dessus les bosses de la montagne, partout les clochers aux casques de bronze, telles de vigilantes sentinelles, montaient la garde auprès des corps endormis. Le matin les cloches rompant le silence venaient secouer des ondes que peu entendaient encore et que beaucoup n'entendaient plus ! Oui, paradoxe ! Depuis peu nous sommes de ceux-là et voici que déjà nous songeons à ceux-ci ! Malgré nous la vie nous attache comme si elle ne

devait jamais nous quitter, et nous nous y attachons comme si nous devions toujours la garder ! Oui, paradoxe, ce lien qui se resserre pour n'être que plus fragile ! ce passé qui pourrait nous guider et que nous cherchons à oublier ! cet avenir qui nous fatigue parce qu'il nous échappe, et que nous tentons de deviner ! Ô paradoxe des paradoxes qui es-tu ? si tu n'es cette vague d'incertitude qui m'agite sans cesse et me jette dans le marasme de l'inquiétude ! Serais-tu par hasard tau, ou un autre moyen cosmique aussi extraordinaire ?

L'A.G.D.U.M. sert l'Université et les Universitaires. En lui faisant parvenir votre cotisation, vous l'aidez à poursuivre cette tâche nécessaire.

Ajoutez à votre cotisation une contribution volontaire qui permettra au Fonds des Anciens de poursuivre le travail magnifique accompli jusqu'ici.

IL Y A IMITATION ET IMITATION

Rex DESMARCHAIS

Je lisais, ces jours-ci, le livre récemment paru d'un écrivain canadien-français. Celui-ci est au seuil de la maturité. Son ouvrage appartient à la fois au roman, à l'essai et au dialogue philosophique — ou qui se veut philosophique. Le livre intéresse parce que son auteur a du talent. Il y agite beaucoup d'idées, les unes, justes et banales, les autres hasardées mais très originales. Ce qui donne à toutes ces idées un relief particulier et peut tromper, à première vue, sur leur qualité, c'est le don d'expression. L'auteur rencontre des formules heureuses, des images frappantes, parfois poétiques, des mots qui marquent. Il les rencontre mais, en bien des endroits, il les cherche visiblement, supplée la chute de l'inspiration par une application laborieuse, le naturel par des artifices. Ce dernier procédé n'est guère louable.

Ne forçons point notre talent...

a recommandé le poète. Le conseil vaut pour toutes les époques et tous les milieux. C'est toujours une grâce insigne que d'avoir du talent. Pourquoi risquer de le gâcher en le forçant ?

Ce *pourquoi* amène quelques réflexions qu'il serait peut-être utile de formuler. Si elles ne peuvent servir à personne d'autre qu'à moi, je les noterai pour mon bénéfice. J'ai trop éprouvé la tentation de forcer

mon talent pour ne pas me demander quelles étaient les causes de cette tentation. Car, pour l'écrivain canadien-français, il existe des causes particulières qui le déterminent insidieusement à jouer un rôle périlleux, à paraître ce qu'il n'est pas.

* * *

Plus je lis et compare notre littérature à celle de la France, plus je suis frappé du fait que nous imitons les écrivains français. Imitation inconsciente dans la plupart des cas ; parfois, imitation consciente mais que nous n'avouons pas, sur laquelle nous essayons nous-mêmes, ingénieusement, de nous tromper. Notre littérature, née il y a environ un siècle, a tout naturellement débuté par le journalisme et la poésie. Cette poésie fut lyrico-romantique parce que, à cette époque, sévissait en France la brillante pléiade des grands romantiques. Que Fréchette et Crémazie, nos deux bardes nationaux, se ressentent fortement de Hugo, la chose se démontrerait sans peine. Et la chose s'explique d'elle-même. Nos *anciens* furent éblouis, conquis, exaltés par le martèlement formidable de Hugo, la sentimentalité douceâtre de Lamartine. De l'admiration forcenée à l'imitation, il n'y a qu'un pas. Nos poètes du temps le franchirent aisément : ils fabriquèrent naïvement sur des sujets canadiens du Hugo et du Lamartine. Vigny, plus sévère

et concentré, Musset, moqueur et d'un esprit très fin, ne furent guère compris ici et n'exercèrent à peu près aucune influence sur notre littérature naissante.

Par la suite, les influences françaises ne cessèrent d'agir sur nous et de susciter des imitations. Et, malheureusement, nos imitations suivaient, avec un certain retard, les modes littéraires qui paraissaient et disparaissaient en France. Nous avons eu nos Parnassiens, nos Symbolistes un peu après que la France eut eu les siens. Nos prosateurs s'en tinrent longtemps à Châteaubriand qu'ils mêlèrent, plus tard, de Louis Veillot. Puis, quelques-uns des nôtres, esprits avancés et audacieux, découvrirent Bourget, Bazin, Bordeaux. Notre littérature s'enrichit de romans-thèses ; nous eûmes des romanciers à préoccupations sociales et, ce qui est plus grave, sociologiques. Je pourrais citer des titres de romans. En ces derniers temps, nous avons emboîté le pas à Proust, Mauriac, Duhamel, qui se sont distingués dans le creusement de l'homme intérieur, la dissociation de l'être moral et l'émiettement de la personnalité. Quelques-uns des nôtres ont épousé le néo-catholicisme littéraire français et se sont mis vigoureusement à l'imitation de Claudel, Péguy, Maritain. Il s'agit, évidemment, d'imitations superficielles et qui n'engagent pas l'homme à fond. Parce que nous admirons sincèrement Claudel et Péguy, Mauriac et Duhamel, nous essayons de faire du Claudel, du Péguy, du Mauriac, du Duhamel. Et souvent, nous croyons être nous-mêmes, lorsque nous ne sommes que de pâles reflets de ces maîtres. C'est que la littérature nous apparaît un jeu, un pur exercice de virtuosité. Notre fond n'est pas riche ou, s'il renferme quelques richesses, nous avons peur de les exploiter, nous ne songeons guère à voir ce qu'il y a en nous, autour de nous pour en tirer parti. Nous avons peur de la création, de l'originalité,

de l'expression totale — je ne dis pas *brutale* — de nos ressources. Notre inspiration naît de nos lectures plutôt que de jaillir de nous-mêmes et de notre milieu naturel. La création authentique déconcerterait, risquerait de scandaliser ; elle pourrait nous valoir des quolibets, des railleries, voire des condamnations morales. L'imitation des maîtres de l'heure, des princes de la mode, présente beaucoup moins de risques, offre des excuses faciles, des références rassurantes.

La peur du jugement des hypocrites de l'incompréhension de la critique et du public entrave l'épanouissement d'une littérature personnelle et originale au Canada français. Et par *personnelle* et *originale*, je n'entends pas du tout une littérature qui tire toute sa substance des bas-fonds de l'être humain, de ses anomalies, et de ses monstruosité. Gide pouvait avoir ses raisons de publier les aveux de *Si le grain ne meurt*, Proust d'écrire *Sodome et Gomorrhe*. De telles publications peuvent indiquer un grand courage moral, elles n'en sont pas nécessairement, en toutes circonstances, le signe. Être soi, ça ne signifie pas toujours proclamer qu'on est pédéaste ou sodomite. Être soi, pour un écrivain, cela veut dire faire son œuvre sans se soucier trop des modèles et des maîtres, ni des répercussions et des réactions. Dans un pays comme le nôtre, l'écrivain qui se préoccupe de toutes les réactions possibles, qui tremble devant toutes les menaces hypothétiques, se condamne soit au silence soit à l'insignifiance.

* * *

Jusqu'à l'âge de la maturité, l'imitation des hauts et sûrs modèles n'est pas le plus mauvais procédé : il exerce ; il prépare la future maîtrise. L'artiste le plus personnel et le plus original est peut-être celui qui, au préalable, a le plus imité. Ainsi, il s'est rompu à tous les secrets

et à toutes les disciplines de son art. Si, par la suite, il a quelque chose à dire, il sait *comment le dire le mieux*, il dispose des meilleurs moyens de délivrer son message. Grâce à la maîtrise acquise, le message aura son plein relief, rayonnera dans un éclairage propice. Les classiques français — pères de notre pensée — n'ont pas craint d'imiter les grecs et les latins. Ils leur empruntaient volontiers l'intrigue, le thème de leurs ouvrages. Parfois, ils modifiaient ce fond, parfois, ils l'utilisaient tel quel : La Fontaine suivait de près Esopé, Racine pillait Euripide, Molière s'inspirait de Térence. Nos classiques ne cachaient pas leurs imitations, ne prétendaient pas tout inventer de leurs ouvrages. Ils se rattachaient à la ligne générale de la culture et de la civilisation en puisant largement dans le trésor commun de tous les hommes cultivés et civilisés. Qu'on réfléchisse aux mots *culture* et *civilisation* dont nous usons et abusons. Peut-il y avoir culture et civilisation s'il n'y a pas respect d'une tradition, exploitation d'un héritage ? À moins d'imaginer que chaque génération a sa culture et sa civilisation propres, ce qui est absurde. L'artiste qui ne devrait rien à ses devanciers serait Dieu. Il n'aurait rien d'un esprit cultivé, d'un homme civilisé puisque son œuvre ne relèverait ni de la civilisation ni de la culture. Chaque art a sa technique, ses lois, ses préceptes : on peut les interpréter, les assouplir, se permettre des libertés dans les marges qu'ils offrent ; il n'est pas permis, sous peine de tomber dans la barbarie, de les ignorer ou de les rejeter. D'autre part, les maîtres de notre art, les *patrons*, et les modèles qu'ils ont réussis, ont toujours quelque chose de précieux à nous révéler, ne serait-ce que certains éclaircissements sur nous-mêmes, sur nos dons et nos moyens. À son point suprême d'outrance, l'orgueil de l'artiste — nécessaire en de justes pro-

portions, comme la modestie — l'orgueil fou chez l'artiste le conduit droit à la stérilité ou au grotesque, gâte ses plus beaux dons.

* * *

Il y a imitation et imitation : l'*Iphigénie* de Racine imite l'*Iphigénie* d'Euripide ; la grenouille veut imiter le bœuf. La comparaison est vulgaire mais illustre vivement la différence des deux genres d'imitation. L'*Iphigénie* de Racine n'est plus celle d'Euripide parce que le poète français passe d'une langue à une autre, d'une ère à une autre, d'un monde à un autre. Racine travaille sur le même thème qu'Euripide mais il francise, il christianise l'héroïne, grecque et païenne du poète ancien. En somme, il s'agit d'une re-création, d'une création nouvelle, tirée, si l'on veut, des cendres de l'ancienne : passage à une langue, à une ère, à une civilisation différentes qui fait que l'imitation prend figure de création authentique. Si Fréchette ou Crémazie imitent Victor Hugo, ce n'est plus du tout la même chose ! Les uns et les autres sont de la même époque, ils emploient la même langue, ils battent des baguettes sur le même tambour héroïque. La seule différence notable, c'est que le maître joue plus fort et avec plus de virtuosité que ses imitateurs. Ses morceaux sont mieux enlevés, plus vibrants, plus scintillants. Une pareille imitation confine au pastiche inconscient. Depuis Crémazie et Fréchette, peut-on soutenir que, dans l'ensemble, la personnalité et l'originalité de notre littérature aient fait un pas considérable ? Nous montrons toujours la tendance — qui est le penchant au plus facile — à l'imitation des ouvrages français de la dernière mode : les noms d'écrivains et les titres de livres en vogue nous séduisent, nous fascinent. Et après nous être bien moqués de l'erreur de Crémazie et de Fréchette, nous la recom-

mençons à nos frais, nous oublions que Hugo et Lamartine étaient les Mauriac, les Duhamel, les Green de 1830 : c'est un simple défaut d'optique et un manque de perspective assez étendue qui nous fait juger les derniers très supérieurs aux premiers. La mode qui consiste à exploiter les bas-fonds et les anomalies de l'homme passera aussi ; déjà elle décline en France, on cherche une évasion dans la poésie. Il est fort possible que l'élite de l'an 2040 n'ait pas plus d'indulgence pour nos Salavin, nos Thérèse Desqueyroux, nos Costa ⁽¹⁾ que nous n'en n'avons pour les héros et les héroïnes romantiques. Nous les trouvons échevelés ; peut-être la postérité jugera-t-elle passablement sinistres les personnages de roman qui font notre admiration. Il y a dans ces déséquilibrés et détraqués des deux sexes des éléments intéressants mais, tout compte fait, ils constituent des modèles troubles et mutilés que nous ne saurions imiter sans une extrême circonspection lorsque nous construisons nos personnages de roman.

L'écrivain psychologue qui s'observe avec toute la pénétration possible pour découvrir en lui et amener à la lumière des parcelles de vérité humaine ne rencontrera pas toujours un Louis Salavin, un Pierre Costa, une Thérèse Desqueyroux. Mais peut-être, impressionné à son insu par ses lectures, croira-t-il les y discerner ?

* * *

Que l'imitation des grecs et des latins de l'Antiquité ait été si féconde pour nos

⁽¹⁾ Par curiosité, je viens de relire les cinq volumes de *Salavin*, les deux volumes de *Thérèse Desqueyroux* et les quatre volumes des *Jeunes filles*. Les créations de Duhamel, de Mauriac, de Montherlant honorent les lettres et projettent vraiment des clartés sur les obscurités de l'homme intérieur. Elles méritent de demeurer et demeureront. Aussi, n'est-ce pas elles que je vise lorsque j'écris *nos Salavin, nos Thérèse...* etc. Mais les médiocres et innombrables imitations que ces créations ont enfantées par le monde, leurs insupportables succédanés.

classiques français, cela nous donne une indication. À nous, ces grecs et ces latins, ces classiques français n'ont-ils plus rien à dire, à apprendre ? Leurs œuvres, leurs chefs-d'œuvre sont fixés dans un recul favorable, ont pris leur visage d'éternité, échappent aux bruits, aux remous et aux agitations de l'actualité : ils apparaissent radieux et purs, décantés des contingences. À titre d'incarnations de la beauté, parce que, en eux, le beau s'est fait chair, ils donnent un enseignement de grand prix à qui les contemple et les interroge.

La lecture des meilleures fables de La Fontaine, des maîtresses tragédies de Corneille et de Racine, des comédies de Molière, des essais de Montaigne, des oraisons funèbres de Bossuet procure un enchantement. L'étude, l'analyse de ces ouvrages enseignent à l'écrivain des lois de la composition littéraire, l'ordre naturel au génie français. Cette étude, cette analyse ne tendent pas à asservir. Aimer, goûter Racine, étudier ses ouvrages ne signifie aucunement qu'on écrira des tragédies en alexandrins et soumises aux trois unités. Le fervent n'est pas une grenouille ni Racine un bœuf.

Le beau qui s'est fait chair enchante, illustre aux yeux de l'analyste l'application heureuse des lois ; surtout il stimule. C'est peut-être là sa principale fonction à l'égard de l'écrivain : il l'incite à produire, à son tour, une belle œuvre, à contribuer, dans la mesure de ses moyens et de ses aptitudes, à l'incarnation du beau. Avant d'entreprendre un nouvel ouvrage, il n'est pas de meilleure préparation que de lire ou relire un chef-d'œuvre. Cette lecture, suivant le mot de Georges Duhamel, nous met « en état de grâce » ; elle nous rappelle aussi à une nécessaire modestie : il est bon d'avoir des ambitions très hautes et meilleur de savoir en sourire un peu. Sans la faculté d'auto-critique, on risque fort de croire que le

navet dont on a accouché est le Parthénon ou Notre-Dame de Paris.

* * *

Que l'écrivain canadien-français demande un stimulant, un exemple exaltant aux chefs-d'œuvre de la littérature, rien de plus normal et, somme toute, de plus fécond pour lui. S'il recherche des modèles dans les œuvres de ses contemporains français, il court le danger de glacer son originalité, de tomber, à son insu, dans une sorte de pastiche et de n'engendrer que des sous-produits. Avec l'écrivain français, nous ne luttons pas à armes égales lorsque nous entreprenons la lutte sur son terrain. Il n'y aura pas lutte si nous choisissons notre propre terrain de prospection et d'exploitation. Je crois que nous nous engageons dans un cul-de-sac si nous marchons de trop près sur les traces de Proust, Mauriac, Duhamel, Céline, Green. Nous risquons gros de n'atteindre ni à leur profondeur ni à leur subtilité ni à leur sincérité désolée dans la peinture des anomalies et des monstruosité de la nature humaine. En ces dix dernières années, quelques-uns de nos romanciers ont signalé par leurs ouvrages une issue possible : Claude-Henri Grignon avec *Un homme et son péché* (Séraphin Poudrier est une création originale, bien différente de celles de Molière et de Balzac) ; Léo-Pol Desrosiers avec *Les Opiniâtres* (l'histoire peut alimenter le romancier) ; Ringuet avec *30 arpents* (réaction assez vive contre la rengaine de « la campagne réservoir de toutes les vertus ») ; Roger Lemelin avec *Sur la pente douce* (observation poussée et ironique du milieu social où vit le romancier) : et, dans *La Chesnaie*, j'ai moi-même essayé d'échapper à l'univers Mauriac-Duhamel & Cie. Certains m'ont alors reproché de n'être plus assez mauriacien et duhaméliste. Bizarre ! Faudrait-il deman-

der un permis d'être un peu soi-même, à l'occasion ?

* * *

S'étonnera-t-on que, parmi nos modèles préférés d'écrivains français d'aujourd'hui, j'aie à peine cité un nom qui est dans tous les esprits : André Gide ? Mais qui, chez nous, avouerait imiter Gide ? Qui oserait, dans ses écrits, s'abandonner à une telle sincérité, la sincérité du moment, qui ne craint pas de revenir sur ses propres affirmations et de se contredire ? Gide passe pour *diabolique*. C'est le sort réservé aux intelligences trop vives et nuancées, aux caractères d'un orgueil imployable sous une feinte modestie. Montaigne aussi est diabolique. Mais notre milieu n'est pas mûr pour produire son Montaigne ou son Gide. S'il en paraissait miraculeusement un, on l'écorcherait. Aurait-on tort ? Raison ? Notre public accepte beaucoup de choses de l'étranger qu'il n'accepterait pas des nôtres.

Maurice Barrès, par certains de ses ouvrages, par le panache de son personnage social surtout, est pour nous un modèle beaucoup plus acceptable, « convenable » que Gide. Ses premiers ouvrages : la trilogie du *Culte du moi*, *L'ennemi des lois*, *Du Sang, de la volupté et de la mort*, *Huit jours chez M. Renan* avaient conquis les collégiens et une partie de la jeunesse étudiante, tant à Paris qu'en province. On lui décerna le titre cocardier de « Prince de la jeunesse ». Il exerçait sur elle une grande et manifeste influence. Plus tard, Barrès, député, se rangea dans le parti de l'ordre bourgeois, traditionaliste, conservateur. Nouveau sujet de gloire pour le grand écrivain. Il donna alors *Le roman de l'énergie nationale*, *La Colline inspirée*, *Colette Baudoche*, *Les Amitiés françaises*, *Une Enquête aux pays du Levant*. Il penchait fortement vers le catholicisme sans

y entrer toutefois, et les catholiques espéraient toujours le tirer à eux, le compter enfin parmi les conversions brillantes. Barrès, en pleine gloire officielle, n'avait jamais pu perdre le souvenir, se délivrer du regret de sa jeunesse libre, fière, railleuse. Des livres comme *Amori et Dolori Sacrum*, *Un jardin sur l'Oronte* attestent cette nostalgie persistante. Les perpétuelles oscillations de Barrès, son élégance dédaigneuse, son exceptionnelle réussite comme écrivain et comme homme, sa griffe acérée dans une patte de velours forment une personnalité fort séduisante. De remarquables écrivains français : Mauriac, Montherlant, Lacretelle se sont longtemps laissé prendre au charme barrésien. Comment quelques-uns des nôtres n'y seraient-ils pas encore pris ? C'est un spectacle assez comique de voir certains de nos professeurs qui manient la plume faire leur petit Barrès et rêver visiblement d'être sacrés, eux aussi, « princes de la jeunesse ». Spectacle comique pour l'observateur et attristant, également, lorsqu'il voit que des talents honorables se déforment et se gâchent à ce

jeu stérile, à cet enfantillage, qui ne serait qu'innocent et ridicule, si notre littérature était aussi opulente que celle de la France et pouvait se permettre le luxe du gaspillage.

Ces réflexions me sont inspirées par un cri du cœur que j'ai entendu l'autre jour. « Ah ! je voudrais être le Barrès des Canadiens français ! » soupirait un écrivain d'une quarantaine d'années, homme estimable qui ne manque ni de dons ni de talent. Le Barrès ? Pourquoi ? Ne vaudrait-il pas mieux que chacun de nos écrivains soit lui-même ? Produise tout bonnement ce qu'il peut de mieux ? Ne pourrait-il employer à son œuvre les énergies qu'il dépense vainement à vouloir être un autre ? Car, de toutes les formes de l'imitation, la plus pernicieuse et la plus décevante n'est-ce pas non plus d'imiter les ouvrages de l'écrivain mais de singer l'homme, ses attitudes, ses succès, son influence et jusqu'à ses faiblesses et ses tics ? C'est bien là la chétive pécore devant la masse imposante du bœuf. Et le fabuliste conclut : « S'enfla si bien qu'elle creva ».

UN GRAND MÉDECIN NOUS QUITTE SUBITEMENT

Georges HÉBERT, M.D.

Ce titre évoque actuellement à toute la profession médicale canadienne-française la figure du Docteur Anselme Léger.

Il y a peu de jours encore il prodiguait ses activités parmi nous. Et voilà que, soudainement, une crise cardiaque, — la première, — le terrasse en pleine santé apparente. Nous demeurons tous saisis d'étonnement par cette nouvelle que personne n'ose croire. À la fin il faut s'y résigner, le fait est accompli.

Dans les esprits se dessinent peu à peu les caractères saillants de la personnalité de cet éminent médecin.

Pour ma part, je le revois comme maître et comme chef de service.

En 1932, son excellente réputation de clinicien attirait les internes de ma génération. Nous apprenions que le Docteur Léger possédait une finesse de diagnostic à nulle autre pareille. Nous savions, par ailleurs, que le travail sous son égide n'était pas une sinécure. Et l'interne nommé dans son service n'ignorait pas que ses gestes seraient évalués à leur juste mérite.

C'est dans cet état d'esprit que je demandai un jour au Docteur Léger de travailler avec lui. Son accueil fut parternel et je m'aperçus avec étonnement et presque avec orgueil qu'il me connaissait déjà très bien. Je devais ultérieurement réaliser

avec plus d'humilité qu'il en était ainsi de chacun des élèves de la Faculté de Médecine. Il est difficile de croire qu'un professeur à l'Université, clinicien à l'Hôpital, médecin d'une nombreuse clientèle puisse avoir étudié le dossier de chaque élève en particulier tant au point de vue intellectuel qu'aux points de vue moral et même social. Quand il s'agit du Docteur Léger ce n'est là qu'une parcelle de l'intérêt qu'il portait à la Faculté de Médecine et à ses étudiants.

Ce seul fait illustre bien sa capacité d'observation, son intérêt dans la tâche à accomplir, son esprit naturel du devoir et son goût de la justice. Ces qualités si exceptionnelles dans le siècle où nous vivons, il devait m'être donné de les apprécier chaque jour davantage à partir du moment où je fus accepté dans son service.

Je devais pouvoir apprécier en plus une intelligence remarquable, une culture et une science médicale toujours à date, doublées de l'art de la médecine.

Cet art de la médecine, ce n'est pas le fruit seul d'une prédisposition innée. C'est l'accumulation d'un bagage scientifique énorme extrait de sciences diverses : anatomie, physiologie, physique, chimie, histologie, biologie, psychologie, psychanalyse, anatomie pathologique et médecine proprement dite avec ses branches multiples.

C'est en plus le fruit d'une observation minutieuse de malades nombreux.

Ces résultats de la science et de l'observation chez un homme né avec le sens médical font de lui un artiste de la médecine, c'est-à-dire le véritable bon médecin. Tel, en 1932, je connus le Docteur Léger, tel il devait demeurer jusqu'à sa mort. À toutes ces qualités s'ajoutait celle dont personnellement j'ai pu profiter davantage et dont je lui serai éternellement reconnaissant, celle du maître.

Mon Maître

La ponctualité de mon maître est presque proverbiale dans l'Hôpital Notre-Dame. Avant huit heures 30 chaque matin, le Docteur Léger était à son poste au soin des malades de l'Assistance publique ; souvent il avait déjà visité quelques malades privés. Il attendait ses assistants et ses internes et eut probablement été blessé que ce fussent eux qui l'attendissent. Si, par contre, ces messieurs n'étaient pas à l'heure convenue (8.30 a.m.) dans le service, ils s'exposaient à rencontrer l'œil sévère du maître et à entendre ses remarques trop pleines d'à-propos !

La visite des malades une fois commencée revoyons le véritable maître.

Debout, il écoute l'histoire du cas lue par son interne. Il en souligne les erreurs, quelquefois d'un sourire ironique et quelquefois d'un ton indigné.

Puis, de la tête aux pieds, il reprend l'examen objectif du patient. Cette méthode, toujours la même, est une leçon inoubliable pour celui qui observe le maître. Si celui-ci peut recommencer avec une constance inébranlable l'examen minutieux du patient dont il a entendu l'histoire du cas, c'est donc qu'il existe dans cette technique un ou des moyens

non négligeables pour parvenir au diagnostic. Grâce à cet examen, en effet, mon maître pouvait s'attarder assez longuement auprès du malade pour qu'aucun détail ne lui passât inaperçu : c'est une pupille inégale, du subictère de la sclérotique, de la pâleur des conjonctives, un sinus douteux, un polype nasal, un sillon naso-génien effacé, des amygdales infectées, un minuscule adénôme thyroïdien, une microadénopathie cervicale ou axillaire, la découverte d'un ganglion de Troisier, une douleur au point phrénique, une rate légèrement augmentée, etc., etc.

Et pendant qu'il recherche les plus petits signes objectifs son œil scrutateur lit dans les yeux du malade et lui découvre l'âme ; il a bientôt fait de distinguer les habitudes de vie du malade, son caractère, ses aspirations ou son absence d'idéal. Simultanément, s'élabore dans son esprit une association d'idées magnifiquement ordonnées entre l'histoire entendue et les faits observés ; le maître ajoute le fruit de ses nombreuses observations cliniques antérieures et de sa science. Il complète le tout par une intuition et une inspiration qui font de la médecine un art si subtil.

Il peut maintenant donner son opinion sur le patient et le diriger avec un maximum de sagesse. Pas d'enthousiasme exagéré ; pas de pessimisme déprimant ; toujours la juste mesure.

Et le disciple, pour bien comprendre, doit savoir observer le moindre des gestes du maître et lui demander les explications dont il a besoin. Qu'il n'attende pas les paroles de rhétorique et les gestes d'éloquence, le Docteur Léger n'en déploie pas. À la longue l'élève s'apercevra de la justesse du diagnostic, des raisons qui ont motivé une ligne de conduite plutôt qu'une autre et enfin de la prudence et de l'efficacité du traitement. Il verra que

le premier principe de thérapeutique médicale : « Primum non nocere » a été observé — ce qui, beaucoup plus souvent qu'on ne croie, ne l'est pas — et il constatera que, dans les circonstances, le meilleur a été accordé au malade.

Ce que j'exprime ici, j'ai eu la chance de le constater régulièrement pendant les huit années consécutives de service que j'ai fait chaque matin à ses côtés.

Puis-je m'empêcher de rappeler le souvenir indélébile que je garde du maître qui m'a procuré ces années si palpitantes d'intérêt auprès des malades.

Le Chef de service

En 1939, le Docteur Léger était nommé chef du service de médecine de l'Hôpital Notre-Dame. Il succédait à la fois à deux hommes remarquables dont je n'ai pas à faire l'éloge, les Docteurs Albert LeSage et E.-P. Benoît.

Il existait en effet à l'Hôpital Notre-Dame deux services de médecine dont chacun possédait un chef de la réputation de ceux que j'ai nommés. À leur départ, ces services étaient fusionnés en un seul et le Docteur Léger en assumait les responsabilités de chef.

Sa tâche était difficile et à beaucoup elle paraissait presque insurmontable. Il fallait rallier des groupes de médecins dont la formation et la mentalité étaient assez différentes. Par le passé il avait existé une certaine rivalité entre les deux services et on se demandait de quelle manière un chef parviendrait à unir sans heurts ces différents éléments.

Il fallait de la diplomatie et on ne croyait pas alors que ce fut la qualité prédominante du Docteur Léger. On le connaissait comme un caractère très décidé et plutôt tranché dans ses opinions. On le savait même un peu entêté.

Son intelligence, son esprit d'organisation et de justice devaient triompher de toutes ces difficultés et faire de ces deux services un amalgame harmonieux.

En peu de temps les dissensions disparurent qui auraient pu porter atteinte au nouveau service. Il avait donné à chacun son rang et organisé des équipes de travail. Il favorisait en effet chèrement cette idée du travail à deux ou à trois qui permet un échange constant d'opinion scientifique, assouplit les caractères, stimule au travail et donne aux internes l'occasion d'entendre exposer des vues diverses sur un même malade.

Fidèle aux progrès de la médecine, il avait compris l'importance des spécialités médicales dans un hôpital. Grâce aux qualifications exceptionnelles de certains de ses assistants il avait créé des sections spécialisées où seraient étudiés à fond des malades dirigés par un centre de diagnostic. Un tel centre devait être formé d'un groupe de médecins hautement qualifiés en médecine générale et que les gens de langue anglaise appellent « internists ».

Sa mort prématurée l'a empêché de compléter l'organisation dont il avait magnifiquement établi les bases il y a près d'un an. Son œuvre ne restera pas inachevée car les directives déjà données sont un gage de sa continuation. Dans sa tombe il verra probablement son plan se parachever et sa prévoyante intelligence dirigera encore longtemps nos destinées médicales à Notre-Dame.

Comme assistant je lui rends témoignage qu'aucun service médical canadien-français n'a dépassé à date l'organisation qu'il avait établie. Nous avons admiré de son vivant ses qualités de chef et lorsque nous l'appelions « patron » nous ressentions le respect qu'exige une si haute personnalité intellectuelle et morale.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE 1944

Depuis le 23 octobre 1943, date de la dernière assemblée générale de l'Association des Diplômés, le Conseil a tenu huit réunions ; l'Exécutif à lui seul en a tenu quarante. Il est impossible de donner, avec la brièveté qu'exige un rapport comme celui-ci, une description qui soit en même temps convenable et complète d'une activité débordante, aussi diversement orientée autour d'un même but.

Je vais tâcher cependant d'en donner une idée très générale comme suit ; qu'il suffise, pour rendre compte de l'augmentation considérable du volume des activités de l'Association, d'indiquer qu'il a fallu adjoindre deux jeunes filles au personnel du secrétariat, ce qui en porte maintenant le nombre à quatre, et d'avoir recours depuis deux mois aux services d'un administrateur-comptable, chargé d'y coordonner le travail.

Catalogue des diplômés

Le nombre total des diplômés inscrits au catalogue de l'Association en septembre 1943 était de 7,647 ; en 1942 il était de 6,804 ; grâce aux recherches patientes du personnel de notre secrétariat, grâce aux méthodes qui y ont été introduites par notre trésorier, M. Gaudefroy, ce nombre est actuellement passé à 8,053. Cet accroissement promet de se continuer, tant en raison de l'accueil enthousiaste que font chaque année les nouveaux diplômés des Facultés à l'invitation de l'Association de se joindre à ses rangs, tant à cause du prestige grandissant de l'Uni-

versité qui rallie des sympathies de plus en plus générales au sein de ses diplômés.

Ce catalogue, qui devient d'une année à l'autre de plus en plus complet et efficace constituera à l'Université un instrument précieux de travail, non seulement au service de l'Association et à ses fins immédiates, mais pour établir des statistiques vitales quant à la distribution, à l'occupation et au rôle social toujours plus important et plus profond des diplômés.

L'Action Universitaire est distribuée aux diplômés qui souscrivent la cotisation annuelle ; pour faire connaître l'Association et ses activités, trois numéros de la revue, ceux de septembre, d'octobre et de février, sont distribués à tous les diplômés dont le nom est inscrit au catalogue ; ce qui en porte alors la circulation à plus de 7,000 exemplaires.

Fêtes de l'Association

Trois manifestations extérieures principales dans le domaine des fêtes ont ponctué cette année l'activité de l'Association et de ses comités ; le concert annuel du 6 juin a continué le succès remporté l'année précédente par le gala organisé le jour de l'inauguration officielle de l'immeuble universitaire ; le dîner offert par l'Association aux finissants qui, ayant réuni au delà de 200 convives au Cercle Universitaire le 20 avril, a contribué à établir d'une façon maintenant définitive une tradition qui était depuis longtemps désirée, et c'est à l'occasion de ce dîner que le président de l'A.G.D.U.M. a, pour

la première fois, décerné le Prix Arthur Vallée, intitulé « prix d'Action Universitaire », à « l'étudiant finissant qui en plus de son succès académique a le plus mérité de l'Université par son dévouement à la cause universitaire ». Les mérites insignes de M. Pierre-Édouard Duranceau, ont rendu facile le choix du premier titulaire du prix, et c'est à la suite d'un hommage de notre Président à la personnalité brillante dont M. Duranceau a fait preuve que le prix lui fût remis. Enfin, il faut signaler le succès retentissant qu'a connu le dîner organisé par notre Comité des Recherches en hommage aux Universités françaises et en l'honneur des quatre canadiens éminents récemment créés docteurs par l'Université d'Alger. Ces manifestations extérieures de l'Association ont connu un succès très vif et très spontané qui témoigne des sympathies nombreuses que l'Association des Diplômés réunit à l'heure actuelle.

Il faudrait ajouter à ces fêtes principales, un certain nombre de réceptions au cours desquelles l'Association des Diplômés s'est faite l'hôtesse de visiteurs de marque à l'Université, par exemple une réception offerte au consul de France et celle d'un groupe de délégués de l'UNRRA.

Afin de susciter autant d'initiatives que possible autour de son existence et afin de prendre les moyens nécessaires à leur réalisation, le Conseil s'est entouré de sept comités spéciaux ; ce sont le Comité du Fonds des Anciens et le Comité de Publication dont l'existence est d'ores et déjà reconnue par les règlements généraux de l'Association ; le Comité des Recherches, qui depuis son existence a fait preuve d'un dévouement si assidu et si entier à la cause universitaire.

Quatre autres comités, de formation plus récente, ont pour but :

1° de promouvoir l'organisation des sports et en particulier le développement du ski à l'Université ;

2° d'organiser à l'occasion, les fêtes dont nous avons déjà parlé ;

3° de venir en aide à la bibliothèque générale de l'Université ;

4° enfin un comité, inauguré cette année, qui se charge du recrutement chez les diplômés.

Comité pour l'organisation des sports

Le 5 novembre, l'exécutif de l'Association écoutait une proposition de M. Gustave Prévost, délégué de la Faculté des Sciences au Conseil, de s'intéresser aux organisations sportives ; il signalait en particulier l'opportunité de développer la pratique du ski sur le terrain de l'Université. Il s'agissait d'organiser un réseau de pistes convenant à toutes les aptitudes et de construire un monte-pente permettant à plusieurs centaines de personnes d'accéder sans efforts au sommet du terrain. La réalisation d'un tel projet nécessitait la mise en œuvre d'une somme considérable, évaluée alors être de l'ordre de \$8,500. L'Association des Étudiants qui avait déjà étudié la réalisation d'un projet semblable, fut invitée à collaborer à cette initiative universitaire, et on sait que depuis, un comité formé de représentants de l'Université et des deux Associations est venu à bout d'obstacles et de difficultés considérables pour doter l'Université d'une organisation qui n'a nulle part ailleurs d'équivalent ; l'énergique et patient travail de M. Prévost a sans aucun doute plus que tout autre facteur assuré la réalisation du projet.

L'Association des Étudiants s'est engagée, en outre de verser une contribution financière généreuse à l'entreprise, de garantir le paiement de tous les comptes

éventuellement laissés en suspens en cas de déficit, quitte à être remboursée plus tard à même les revenus des saisons suivantes.

Les conditions de la reprise des activités du monte-pente au début de la saison dans laquelle nous allons bientôt entrer ont été rendues plutôt problématiques par suite de la destruction, par un incendie, des moteurs et de leur abri ; par ailleurs, l'expérience acquise au cours de la dernière saison conseillait fortement la construction d'un édifice plus solide, mieux aménagé et par conséquent plus coûteux. Ces nouvelles circonstances ayant modifié l'aspect matériel du projet, il fut jugé préférable d'en laisser la continuation à l'Association cadette. C'est en effet tout dernièrement que la Société d'Administration de l'Université a été priée et qu'elle a consenti à céder l'exploitation du terrain à l'Association des Étudiants dans des conditions identiques à celles du bail préparé pour les diplômés.

L'Association des Diplômés souhaite ardemment et avec confiance que son initiative connaisse sous l'impulsion jeune et enthousiaste des étudiants le développement qu'elle aurait voulu elle-même lui donner.

Comité d'aide à la bibliothèque

Le Comité d'aide à la bibliothèque a tenu cinq séances ; il a reçu plusieurs dons de livres qu'on a transmis à la bibliothèque ; il a étudié la possibilité d'organiser un comité des amis de la bibliothèque. Dans un rapport adressé au président de l'Association des Diplômés, le Comité a recommandé de demander à la Société d'Administration de hâter l'aménagement de la salle de lecture et de faciliter le recrutement d'un personnel compétent pour la préparation du catalogue. Les membres du Comité se sont abonnés à

des revues spécialisées dont ils font don à la bibliothèque.

Ce rapport ne saurait être complet si nous ne nous permettions d'adresser des remerciements à ces personnes qui ont facilité, au cours de l'année, le travail de l'Association et de son secrétariat. Au Recteur de l'Université et à la Société d'Administration qui accueillent toujours avec générosité les instances de l'Association, au personnel administratif de l'Université qui assure continuellement à l'Association une collaboration sans laquelle nous nous trouverions fort gênés ; aux membres du Conseil et des Comités dont le labeur et la bonne volonté assurent le succès de nos projets, et enfin au personnel de notre secrétariat qui joint à un dévouement assidu et minutieux une personnalité distinguée qui s'identifie avec l'idéal même de l'Association.

Le secrétaire,
Lucien PICHÉ.

Le Comité des Recherches

Nous ne pouvons malheureusement pas publier « in extenso » le rapport du secrétaire du Comité des Recherches.

Nous tenons, cependant, à en faire ici, une mention toute spéciale.

Ce rapport souligne, en effet, l'utilité, la nécessité d'une association comme la nôtre et met en lumière les services déjà considérables que l'A.G.D.U.M. a rendus à la cause universitaire.

Rappelons que « le but du Comité consiste à encourager l'organisation et le développement de la recherche ». Cet encouragement s'étendra progressivement à toutes les Facultés, à tous les domaines de l'activité intellectuelle.

Pour atteindre son objet, le Comité, après avoir dressé l'inventaire des besoins

et du potentiel de recherche pour chacune des facultés ou écoles de l'Université, a formulé des demandes auprès du Fonds des Anciens, auprès de quelques industriels et amis de l'Université.

Il faut dire ici que les réponses à ces démarches ont été heureuses.

Le Fonds des Anciens a versé pour fin de recherches, une somme de \$1650.00.

Une partie de cette somme a servi à défrayer le coût de travaux qui suscitent déjà, dans la monde scientifique, un intérêt qui fait plus que justifier cette dépense.

Une autre partie de cette somme a permis d'attribuer à des chercheurs, six bourses d'été.

Les professeurs attendent beaucoup de bien de cette institution des bourses d'été, tant pour les bénéficiaires eux-mêmes que pour le prestige des Facultés ou Écoles. En effet, les bourses d'été, accordées de façon équitable aux nouveaux diplômés désireux de parfaire leur instruction scientifique par un entraînement à la recherche, sont un moyen efficace de retenir ces jeunes gens à l'Université et de les faire bénéficier d'une direction immédiate plus soutenue de la part de leurs professeurs. Ce système permet en outre à ceux d'entre eux qui sont candidats aux titres de maîtrise ou de doctorat, d'amorcer en toute quiétude pendant une période de tranquil-

lité relative le sujet de recherches, inhérent au grade auquel ils aspirent.

Il faut donc savoir gré au Comité du Fonds des Anciens d'avoir répondu avec générosité à la demande du Comité des Recherches.

L'intervention du Comité a permis aussi l'obtention des bourses suivantes :

Bourse (annuelle) de la Canadian Industries Limited : \$750.00.

Bourse Rougier Frères : \$500.00.

Bourse Casgrain & Charbonneau : \$600.00 — 1er versement d'un don de \$3000.00.

Bourse Hoffman-LaRoche : \$400.00.

Bourse Mysto : \$100.00.

Bourse DesBergers-Bismol : \$1000.00.

Il convient de saluer ces hommes d'affaires, amis de l'Université qui se sont spontanément mis à la disposition du Comité pour aider l'œuvre qu'il a entreprise, de leur adresser la profonde reconnaissance du Comité, de les féliciter pour leur esprit hautement patriotique et désintéressé.

Le Comité des Recherches a nettement l'impression d'avoir adopté une cause très chère à l'Université et est reconnaissant à l'Association générale des Diplômés qui lui a fourni l'occasion de les servir.

Le secrétaire,
JULES LABARRE

EN MARGE DE...

● PARIS DEBOUT

Quand on a eu le bonheur incomparable de respirer pendant de longues années l'air de la France ; quand on l'a vue avant l'autre guerre au temps où la douceur de vivre y avait un charme incomparable ; quand on a vu la France défendre son sol pendant quatre ans avec une ténacité farouche et indomptable ; quand on l'a vue souffrir, pleurer sur ses deuils et ses ruines ; quand on a vu Paris en délire quelques minutes après l'Armistice ; quand on a vu le défilé de la victoire, le 14 juillet 1919 ; quand on a eu l'honneur de passer avec les Poilus devant le cercueil du maréchal Foch ; quand on a souffert intensément de la défaite de la France en 1940 et que, tout à coup, on apprend que Paris est libéré, on se sent le cœur étreint par une joie silencieuse autour de laquelle volètent tant de souvenirs émus — si merveilleux !

Quels mots pourraient exprimer cette joie que l'on ressent ! Paris qui reste debout avec Notre-Dame, la Sainte-Chapelle, l'Arc de Triomphe, le Sacré-Cœur de Montmartre, l'Arc du Carroussel, les Tuileries, le Louvre, Saint-Germain-des-Prés, Saint-Germain-l'Auxerrois, la Sorbonne, le Quartier Latin, la Colonne Vendôme, Paris est debout, sain et sauf, libéré des mains de la soldatesque boche, Paris est sauvé comme l'avait prédit sainte Odile, « la ville de Lutèce sera sauvée » ! C'est un miracle que sainte Geneviève, la patronne de Paris, et sainte Jeanne d'Arc ont dû obtenir de Dieu, de Dieu qui fit tant de grandes choses par l'entremise des Français, « gesta Dei per Francos ».

Le cœur du Canada français a battu d'enthousiasme devant la nouvelle de cette victoire qui ensoleillait l'histoire de l'humanité, de la civilisation.

Vive Paris ! Vive la France !

● ESPRIT FRANÇAIS ET HUMOUR AMÉRICAIN

Poulbot, artiste célèbre par ses caricatures, avait l'habitude de parler avec les gosses et il s'amusait souvent à citer leurs réflexions, au bas de ses dessins spirituels. Il était un jour à la terrasse d'un café, Place Clichy. Il interpelle un gosse qui passait et fait un bout de

jasette avec le gamin. Quelques jours plus tard, en prenant l'apéritif, il voit arriver le gosse qui brandissait un journal orné d'une caricature de Poulbot et le Parisien en herbe lui dit : « M. Poulbot, et mes droits d'auteur ? »

Il y a quelques semaines, paraissait une caricature de Roland Coe. Trois gosses jouaient au soldat, en uniforme de fortune. L'un n'avait qu'un caleçon de bain, et un plat de fer-blanc sur la tête ; un autre avait un pantalon et le dernier était revêtu d'une chemise en guenilles agrémentée d'une sorte de bandoulière. Chacun portait un fusil de bois. Adossé à un mûr, un quatrième personnage, un gosse qui portait un uniforme flambant neuf d'officier, tout ce qu'il y a de mieux, avec le képi réglementaire. En légende, on lisait ces lignes lancées par un des trois « soldats » : « Si tu veux jouer au soldat avec nous, tu ferais mieux de f.. le camp à la maison et d'enlever cet uniforme idiot ! »

N'est-ce pas que les deux histoires sont fort amusantes ?

● POLITESSE ET GALANTERIE

On déplore en certains milieux la disparition de la galanterie, de cet empressement dont les hommes faisaient preuve auprès des femmes... au temps où la chevalerie était en fleur ! Un sauvage pourrait peut-être se permettre de penser que les descendantes d'Ève ne se cassent pas le cou pour être polies, quand un homme est galant.

L'expérience suivante le démontre : quand un homme donne sa place à une jeune personne dans le tramway ou l'autobus, neuf fois sur dix, la gente demoiselle ne dit pas merci. Une vieille dame remercie toujours.

Voilà peut-être pourquoi les hommes ne s'adonnent plus à un excès de galanterie, puisque les femmes s'arrogent le droit de ne pas pratiquer la politesse élémentaire qui consiste à remercier tout simplement un monsieur qui lui offre sa place.

Fait pénible à constater, c'est que neuf fois sur dix un homme, dans les mêmes circonstances, reçoit un « Thank you, Sir » de la part de la femme qui accepte la place offerte !

En coûterait-il bien cher aux nôtres de dire « Merci, monsieur » ?

Certes, il y aura toujours des muffles qui sauteront sur une banquette et qui laisseront des femmes debout. Rien de chic à ce geste.

À tout événement, si les femmes se remettaient à dire merci, peut-être que les hommes reprendraient leurs habitudes de galanterie... en honneur au temps jadis !

● UNE DÉFINITION

À Paris, le 11 novembre 1918, je mangeais chez des amis français, boulevard Lefebvre. Pierrot, un gosse de quatre ans, l'un des enfants de cette famille charmante, se mêlait à la conversation ! Son père lui dit :

— Pierrot, tu parles comme un polichinelle ! Tu ne sais même pas ce que c'est que la paix !

— Si, petit-père, je le sais !

— Alors, dis-nous ce que c'est !

Pierrot réfléchit deux secondes et nous donna sa définition : « La guerre quand c'est fini c'est la paix ! »

Un éclat de rire fusa autour de la table. Pierrot Hosteing avait gagné le coquetier !

Dans l'après-midi, nous eûmes Hosteing et moi l'idée saugrenue d'aller faire un tour Place de la Concorde avec Pierrot et sa sœur Simone, quatre et six ans ! Nous avions compté sans la foule ! Nous fûmes pris dans un remous et si nous n'avions pas pris chacun un des enfants sur nos épaules, je crois bien qu'ils auraient été écrasés, piétinés par cette multitude humaine qui était au comble de la joie. Ce fut toute une affaire que de réussir à sortir de la place immense où le peuple de Paris venait contempler les centaines de canons pris à l'ennemi ! « Aussi, qu'allions-nous faire dans cette galère ! » dit Hosteing. Les enfants s'étaient beaucoup amusés, nous beaucoup moins.

Chers amis de France, qu'êtes-vous devenus ?

● ILS NE CHANGENT PAS

En 1870, on trouva cousue dans la tunique d'un haut gradé prussien une lettre que sa femme lui avait envoyée, et dans cette lettre il y avait cette phrase effroyable : « Surtout ne ménage pas les femmes ni les enfants. »

En 1918, chez un blessé prussien on découvrit une lettre qui contenait une phrase analogue — presque mot pour mot — a celle que l'on vient de lire.

Rapprochons ces deux horreurs des paroles de Hitler : « Eh bien, oui, nous sommes des barbares et nous voulons être des barbares.

C'est un titre d'honneur. Nous sommes ceux qui rajeuniront le monde. Le monde actuel est à sa fin. Notre seule tâche est de la saccager. (...) Le monde ne peut être gouverné que par l'exploitation de la peur. (...) La cruauté en impose. La cruauté et la brutalité. L'homme de la rue ne respecte que la force et la sauvagerie, les femmes aussi, les femmes et les enfants. Les gens éprouvent le besoin d'avoir peur ; c'est l'effroi qui les soulage. Vous me parlez de cruauté et vous vous indignez pour des racontars de torture ! Mais c'est justement ce que veulent les masses. Elles ont besoin de trembler ! (...) C'est la guerre modérée qui est la plus cruelle. Je sèmerai la terreur par l'emploi brusqué de tous les moyens de destruction. »

Ces brutes allemandes ne changent pas. Et les atrocités de 1870-1871 et de 1914-1918 ont été commises dans la guerre actuelle sur une plus grande échelle, grâce à la rage démoniaque du peintre de Munich. Tout était prémédité par le sinistre et cynique chef de l'Allemagne. Et tout recommencera dans vingt-cinq ans, si les Alliés ne réussissent pas à casser les reins — et pour toujours — au rêve de domination universelle des pangermanistes de Prusse !

● À NOUS DE L'IMITER

Certaines vies ne peuvent pas s'éteindre sans laisser derrière elles un sillage lumineux, bien-faisant. Elles avaient tant de force dynamique, tant de puissance concentrée, tant de cette « substantifique moelle » que l'homme qui animait leurs rouages semblait devoir résister aux coups inexorables du destin. Cependant, c'est un grain de sable qui se met dans un uretère, c'est un spasme qui s'attaque aux artères coronaires du cœur, c'est une gomme qui fleurit dans un cerveau, c'est une prolifération de cellules cancéreuses, c'est un accident stupide, malencontreux, effroyable, et un dieu de la politique meurt, un artiste nous est ravi, un prince de la littérature disparaît ou un pilier de la science s'effondre bêtement, brutalement !

Par son intelligence avertie, par sa culture puisée aux meilleures sources des lettres et des sciences, le frère Marie-Victorin honorait notre pays et tout autre pays eut été fier de posséder un homme comme lui. Et voilà que la distraction d'un chauffeur a, en quelques secondes, précipité ce grand savant dans l'immobilité de la mort

« tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change ».

Marie-Victorin avec son œuvre utile, considérable, laisse le souvenir d'un génie qui s'adonnait à son travail avec toute sa conscience. Sa noble vie qui fut une réussite jusqu'à la fin devrait servir d'exemple à notre jeunesse, et à bien des hommes d'âge mûr.

Marie-Victorin n'a pas servi la science à peu près mais de tout cœur. À nous tous de l'imiter — pour le plus grand honneur de notre pays, pour le plus grand bonheur de l'humanité.

Guy SAUVAGE

LE MOIS INTERNATIONAL

FRONT OCCIDENTAL. — Rapidement refoulée jusque sur ses frontières, l'Allemagne va-t-elle offrir une résistance acharnée ou allons-nous assister à son subit écroulement ? nous demandions-nous dans notre précédent bulletin.

Dans les derniers jours d'août, la précipitation de la retraite allemande au nord de la France et en Belgique tenait de la débâcle. Aussi le public se prenait-il à espérer une fin très prochaine des hostilités, comptant sur la démoralisation d'une armée qui ne cessait de reculer en désordre.

Sans abandonner encore cet espoir, il faut aujourd'hui constater que les troupes nazies se sont ressaisies en parvenant à stabiliser un front sur lequel elles défendent l'entrée de leur patrie avec une farouche énergie qui va jusqu'à la contre-attaque.

Au début de septembre, les opérations de « nettoyage » se poursuivaient encore à vive allure. Les grandes villes de Belgique : Bruxelles, Anvers, Gand, Namur étaient libérées, tandis que sur la Manche, l'armée canadienne bombardait le Havre, Calais et s'approchait de Dunkerque. De leur côté, les armées américaines des Généraux Patton et Patch venues, les unes de Normandie, les autres de Provence, après avoir opéré leur jonction, s'avançaient conjointement vers Belfort. Cette manœuvre enferma sans issue possible les quelques troupes nazies qui, dans une situation très confuse, s'obstinent encore à poursuivre dans le Centre et le Sud-Ouest de la France une guerre de guérilla.

Partout, la résistance allemande commençait de s'affermir. Dès le 10 septembre, on voyait

se dessiner une ligne de front de l'Escaut à la Lorraine. Cependant, sur deux points au moins, la ligne Siegfried était entamée, aux environs de Trèves et près d'Aix-la-Chapelle, tandis que les Britanniques, réussissant à franchir le Canal Albert, pénétraient rapidement en Hollande et que les Américains progressaient en Lorraine. En même temps, près de 20,000 soldats nazis étaient capturés au sud de la Loire, Le Havre se rendait, la résistance de Brest était à bout de souffle comme celle de Boulogne.

C'est à ce moment que l'État-Major allié risqua une hardie manœuvre pour tenter de tourner la ligne Siegfried par le Nord. Une division de parachutistes fut lancée à l'est de la Hollande, dans la région d'Arnhem, non loin de Clèves où se termine la ligne Siegfried et l'armée britannique poussait une vigoureuse pointe dans cette direction pour la rejoindre en pratiquant une trouée à travers les lignes ennemies par Eindhoven et Nimègue. Conscients de l'extrême péril, les Allemands opposèrent une résistance désespérée. Les parachutistes alliés, encerclés, combattirent héroïquement pendant une dizaine de jours, bien que très difficilement ravitaillés par une armée qui s'efforçait de leur donner la main. Leur situation ne tardait pas à devenir critique, tandis que les Nazis lançaient vainement de furieux assauts pour chercher à couper un étroit saillant long d'une cinquantaine de milles. Vers la fin du mois, la manœuvre n'avait pas été suivie du résultat espéré. Des 9,000 hommes ainsi lancés en arrière des lignes ennemies, 6,500 étaient prisonniers et environ 1,800 parvenaient à regagner les forces alliées.

Cet insuccès est de nature à retarder quelque peu l'issue de la guerre. Il n'en reste pas moins que l'avance britannique réalisée dans le Nord-Est de la Hollande met en danger les divisions nazies laissées sur tout le littoral, depuis Zeebrugge jusqu'à Amsterdam, où 200,000 hommes sont menacés d'isolement.

D'autre part, à la chute du Havre ont succédé celles de Brest, puis de Boulogne, et tout récemment de Calais, de sorte que la côte française est à peu près débarrassée des îlots de résistance. En Lorraine, la lutte se poursuit avec opiniâtreté, mais les troupes des États-Unis ont enregistré des succès dans la région de Dieuze-Lunéville.

Bref après une suite de manœuvres extrêmement rapides et une situation confuse et fluide, un front est maintenant constitué qui, partant des environs de Bruges, se dirige ouest-est jusqu'à Eindhoven pour pousser une pointe au Nord jusqu'à Arnhem et descendre brusquement au Sud par Trèves, Aix-la-Chapelle en suivant de plus ou moins loin la ligne Siegfried et en s'appuyant en France sur les places fortes de Metz, Nancy, Epinal et Belfort.

On ne saurait dire que ce sursaut, sans doute le dernier de l'ennemi aux abois, était inattendu. Après avoir considérablement raccourci leur front, les Nazis ont fait appel à leurs ultimes ressources en hommes ; ils ont opéré une sévère purge intérieure qui a annihilé les éléments de résistance ; ils se sentent traqués dans leur repaire même et tentent un effort désespéré.

Dans son discours du 28 septembre, M. Winston Churchill a souligné que près de trois millions d'hommes faisaient l'assaut de la forteresse Allemagne et que celle-ci venait de perdre près d'un million de soldats sur le front occidental, dont la moitié faits prisonniers. Peut-être la guerre se prolongerait-elle jusqu'en 1945, mais le sort de l'Allemagne n'en restait pas moins scellé.

En marge de ces opérations, notons que, désormais à l'abri d'une aviation allemande en plein déclin, Londres a connu la joie de revenir à un éclairage à peu près normal. Des robots, sans doute lancés du haut des airs, n'en ont pas moins continué à faire quelques dégâts.

Au contraire, les bombardements alliés sur l'Allemagne s'intensifient. Presque chaque jour,

des escadrilles considérables prennent leur vol pour aller pilonner des centres industriels comme Stuttgart, Nuremberg, ou des ports comme Hambourg. Il est impossible que le moral de la population n'en soit pas affecté, en dehors des pertes causées au potentiel industriel du pays.

Du côté de la mer, depuis la libération du littoral français, la menace sous-marine s'est atténuée au point qu'il est question de simplifier le système des convois.

Enfin dans le domaine politique, au début du mois, le Général de Gaulle a procédé à une refonte de son Cabinet en y faisant une plus large part aux éléments de la résistance intérieure. Depuis, les nouvelles de France sont rares.

FRONT ITALIEN. — Peu d'événements remarquables sur ce front, ce qui n'implique pas qu'il soit négligeable.

La pression alliée continue de s'exercer vigoureusement sur la ligne gothique. Malgré une résistance acharnée, elle est parvenue à percer celle-ci en deux points sur la côte de l'Adriatique d'une part, en avançant au delà de Rimini, et, au centre, au nord de Florence, en poussant une pointe menaçant Bologne.

Les Allemands luttent sévèrement pour défendre l'accès des plaines du Pô, mais le Rubicon est déjà franchi, ce qui est de bon augure.

FRONT ORIENTAL. — Là également, malgré un sérieux affermissement de la résistance allemande, à la suite des foudroyantes avances réalisées au cours du mois dernier, de notables progrès sont à noter.

FINLANDE. — La cessation des hostilités russo-finlandaises date du 4 septembre, le Gouvernement d'Helsinki s'étant engagé à faire évacuer le pays par les troupes nazies le 15 de ce mois.

Les conditions de l'armistice étaient dures pour un peuple qui avait lutté jusqu'au bout pour sauvegarder sa complète indépendance : fixation de la frontière de 1940, soit perte de la Carélie ; cession de Petsamo, de son port et de ses mines de nickel ; cession pour 50 ans de la péninsule de Porkalo voisine de la capitale ; mise des aérodromes et de la marine marchande à la disposition de l'U.R.S.S.

et indemnité de 300 millions de dollars.

Les Allemands ont mis si peu de bonne volonté à procéder à cette évacuation qu'ils en sont venus aux prises avec les Finlandais, notamment dans l'île d'Hogland, qui commande le golfe. À l'heure actuelle, de véritables actes d'hostilité sont engagés par les Finlandais qui se conforment très loyalement à leurs promesses.

ÉTATS BALTES. — Vers le milieu de Septembre, l'armée russe a lancé une nouvelle offensive dans cette région où, l'on s'en souvient, plusieurs divisions nazies sont demeurées — ne communiquant avec la Prusse Orientale que par un étroit corridor. Elle a avancé rapidement en Estonie, enlevant au bout de peu de jours la capitale, Tallin, et se rapprochant de Riga, capitale de la Lettonie, et métropole importante où se concentre l'opposition ennemie. Si elle paraît avoir été l'objet de quelques incursions, la frontière de la Prusse orientale, défendue par de solides tranchées, n'a pas encore été sérieusement menacée. Sans doute le sera-t-elle dès que la libération des États baltes sera terminée.

POLOGNE. — En Pologne, les événements relèvent plutôt du domaine politique que militaire. Ce n'est pas dire que les opérations soient ralenties. Elles paraissent au contraire se poursuivre avec énergie devant Varsovie, et peut-être même dans les faubourgs de cette ville.

Mais les Allemands combattent désespérément pour défendre la ligne de la Vistule et, avec des alternatives diverses, les progrès sont relativement lents en présence de la résistance accrue et des contre-attaques qui ont amené une certaine stabilisation.

Dans le domaine politique, le conflit entre le Gouvernement polonais en exil à Londres et le Comité national institué en Pologne libérée, sous l'égide de l'U.R.S.S., rebondit sans cesse en s'aggravant. Le Général Sosnkowski était fort mal vu des Russes pour s'être plaint de l'aide insuffisante donnée par l'armée soviétique aux patriotes polonais combattant dans Varsovie. Dans un geste de conciliation, les Polonais de Londres ont consenti à le sacrifier, en partie sur la demande de la Grande-Bretagne. La querelle s'est alors reportée sur la personne du Général Bor, chef des Polonais révoltés dans Varsovie, accusé à son tour d'avoir

pris une initiative prématurée et fait tuer ses hommes inutilement.

La situation est fort tendue. Ces regrettables dissensions risquent de prolonger encore le martyre déjà long de l'infortunée Pologne. En même temps, ils mettent le Cabinet anglais dans un singulier embarras. M. Churchill a promis son appui au Gouvernement en exil. En même temps, dans son récent discours, il ne se montrait pas défavorable à l'idée de remanier les frontières polonaises dans le sens demandé par le Gouvernement soviétique.

BALKANS. — Dans la région balkanique, la Russie, en déclarant la guerre à la Bulgarie, a obligé celle-ci à abandonner sa tentative de neutralité pour l'amener rapidement à ouvrir les hostilités contre l'Allemagne en chassant les troupes nazies. Que vont devenir les territoires occupés par les Bulgares en Macédoine, au détriment de la Yougoslavie, et en Thrace, au préjudice de la Grèce ? Sans doute les Russes n'oublient-ils pas que les Bulgares n'ont pu s'en emparer que grâce à leur alliance avec les Nazis. Le nouveau Cabinet Bulgare croit-il s'être lavé de tout reproche en faisant arrêter les anciens Ministres qui avaient engagé le pays dans la voie germanophile ?

En attendant le règlement de cette épineuse question, les forces soviétiques avancent vers la Hongrie et la Yougoslavie. Avec l'aide des Roumains, elles auraient commencé d'envahir la Hongrie aux environs de Szeged. Au sud, dans la région danubienne des Portes de Fer, elles sont sur le point de donner la main aux troupes yougoslaves du Maréchal Tito, qui n'a cessé de harceler les troupes d'occupation allemandes. Celui-ci vient de recevoir en outre l'appui des forces alliées débarquées en Albanie, de sorte qu'est en train de se constituer, de la Mer Noire à l'Adriatique, un vaste barrage destiné à couper la retraite des armées nazies demeurées dans le Sud de la Yougoslavie et en Grèce. Déjà elles auraient évacué plusieurs îles grecques.

CONFÉRENCES DE QUÉBEC ET DE L'U.N.R.R.A. — On ne saurait terminer cette rapide revue sans rappeler qu'en donnant ce mois-ci l'hospitalité à deux importantes conférences internationales, le Canada a affirmé le rôle qu'il joue désormais dans la politique mondiale.

Au début de septembre, le Premier Ministre britannique et le Président des États-Unis se sont rencontrés de nouveau à Québec où M. Mackenzie King leur offrait l'hospitalité. Ces entretiens ayant trait à la conduite de la guerre, fort peu de chose en a transpiré. Il y aurait été question, dit-on, des moyens de reporter sur le conflit du Pacifique l'effort de l'Europe, quand les hostilités avec l'Allemagne auront pris fin. (Les opérations ne se déroulent d'ailleurs pas favorablement en Chine où la résistance faiblit). En outre, l'arrivée imprévue de M. Anthony Eden a fait courir le bruit qu'il venait se concerter avec les chefs du Gouvernement sur les questions polonaises, dont la tournure leur cause de sérieux soucis, et peut-être les affaires de France.

À peine ces entretiens étaient-ils terminés que s'ouvrait à Montréal la Conférence de l'U.N.R.R.A. où de nombreux délégués des

nations alliées se sont occupés du ravitaillement et du relèvement des pays qui ont souffert de la guerre. Les pourparlers paraissent s'être déroulés au milieu d'un large esprit de compréhension. Le fait qu'un crédit a été prévu pour venir en aide à l'Italie prouve un sens de la solidarité humaine dont on ne peut que se féliciter. Il a été naturellement entendu que ce précédent ne serait pas applicable à l'Allemagne.

Tous ceux dont le français est la langue ont regretté que l'ancien usage qui lui donnait la prépondérance dans les discussions internationales n'ait pas été appliqué, surtout dans la seconde ville de langue française du monde. Du moins ont-ils eu la consolation d'apprendre que le projet de convention finale était rédigé en anglais *et* en français.

André LIORAN.

DONS À LA BIBLIOTHÈQUE :

Docteur A. Bellerose de Montréal : 100 volumes de médecine.

Docteur Émile Ménard : des séries de revues médicales provenant de la bibliothèque des médecins de l'Hôpital Notre-Dame.

Major Hermas Bastien : Plusieurs volumes.

M. Antoine Gariépy : Plusieurs années de la revue « Les Études ».

(Communiqué par M. Raymond Tanghe.)

PLEINS POUVOIRS

Jean-Pierre HOULE

L'Allemand bouté hors de Paris, la France s'engage sur la voie dûre de la reconstruction. La France libérée, l'univers de nouveau s'explique et les peuples retrouvent goût à l'Espérance. Impuissants à traduire notre joie, nous écoutons les battements plus précipités de notre cœur et nous murmurons doucement, simplement : France !

Puis nous retournons à la nuit de juin 1940. À ce moment, une voix nous dit : « Québec devient le dépositaire de la culture française. Il doit la maintenir vivante, la faire rayonner sur le continent américain. »

Ainsi était proclamée, une fois de plus, la vérité d'un petit peuple qui n'oublie pas toujours sa grandeur première. Et nous aussi, nous avons tenu durant ces quatre années. À notre manière qui n'est pas et ne peut être celle des autres. Nous pouvons le reconnaître sans orgueil mais avec fierté : nous avons continué d'être des témoins et notre témoignage s'est affirmé plus fort que jamais. Oh ! sans doute il serait facile de dire tout ce que nous n'avons pas accompli et de regarder nos défaillances avec tristesse. Flaubert disait : la tristesse est un vice. Et nous ajoutons, un vice de vieillard malfaisant ou d'intellectuel fatigué.

Pourquoi nous livrer à ce vice ?

On nous avait confié une mission périlleuse. J'estime que nous nous en sommes bien tirés, quand je vois, par exemple, le travail de nos éditeurs pour maintenir le livre français, donc l'esprit français, et la belle réponse que le public leur a donnée.

Dans ce travail il n'y avait pas que désir de profit, d'ailleurs légitime. Quand je vois les collégiens, les étudiants plus affamés que jamais d'Art et de Culture, fréquenter assidûment les bibliothèques, se grouper en cercle d'études, se rendre nombreux aux auditions populaires de musique classique ou rogner leur maigre budget pour assister aux concerts.

Nos bourgeois, je les salue respectueusement, disputent la place aux snobs, aux cours publics, aux conférences, aux expositions.

Nos maîtres, je les estime, tentent honnêtement malgré le peu de confiance qu'on leur accorde, de concilier tradition et esprit nouveau.

Nos femmes, je leur rends hommage, apportent généreusement et en dépit de préjugés tenaces, une collaboration indispensable à notre activité intellectuelle.

Dans nos laboratoires des jeunes pleins d'ardeur et qui refusent de marcher dans les sentiers battus, travaillent sous la direction de maîtres rompus à la méthode française.

Et je pourrais continuer ainsi longtemps encore. Plus longtemps que tous les bilieux qui voudraient me convaincre d'erreur et d'illusion. En juin 1940, nous recevions pleins pouvoirs de garder intacte la culture française. Nous ne craignons pas d'être jugés.

En 1944, nous avons pleins pouvoirs d'apporter une contribution originale et de première grandeur à la civilisation nord-américaine.

L'AMOUR, EST-CE VRAIMENT PLUS QUE L'AMOUR ?

Roger DUHAMEL

Jacques Chardonne est sûrement un romancier, il sait insuffler la vie à des hommes et des femmes dont nous ne pouvons un seul instant imaginer qu'ils ne soient pas. Il est aussi moraliste, l'un des plus humains, des plus fins, des plus délicats de ce temps, de la lignée de Vauvenargues et peut-être aussi de Montaigne, un Montaigne plus inquiet qui étouffe une sourde rumeur d'angoisse. Nul plus que Chardonne ne procure l'impression de l'homme qui se souvient d'un univers antérieur dont il conserve une inaltérable nostalgie, et qui recherche, dans les tâtonnements de la nuit, les lumières disparues d'un jour radieux, jadis, au royaume merveilleux des rêves d'enfance. Il est là, enfoui tout près, ce bonheur qui a peur de son nom, et tendre la main serait si facile pour s'en saisir, mais il n'ose pas, raidi par une crainte mal avouée, où entre une part de respect devant les inconnues troublantes d'une algèbre oubliée. Un pas en avant, et c'est peut-être l'abîme... D'où un repliement sur soi, un peu maladif, pour ne pas éprouver, dans la brutalité de la découverte, « la permanence du néant sous le rêve bizarre de la vie. »

Dans *L'amour du prochain*, Chardonne a inscrit cette remarque qui donne la clef de son œuvre romanesque : « Quand j'écrivais mon premier roman, je ne me doutais pas que dans la suite, tous mes livres auraient à peu près le même sujet. Aujourd'hui, je sais que je ne pourrais décrire un personnage d'homme s'il n'est en con-

tact avec une femme, dans le mariage. Là seulement, il me paraît vivant et complexe. Je peux justifier ma théorie et dire que les rapports du couple éclairent le mieux les caractères, le fond sensible et naturel, qu'ils sont le carrefour des voies montantes, que là est le secret de chacun ; il est plus honnête d'avouer que mon secret est là. Un peu plus qu'un autre, peut-être, j'ai senti ce qui dépend d'une femme dans notre vie. »

L'originalité de cette pensée réside dans la conjugaison nécessaire de l'amour et du mariage, de l'amour accompli dans le mariage. « Est-ce qu'on regarde une autre personne quand on aime ? » (*L'Épithalame*), se demande Berthe en pensant à son mari. « Il faut jouer sa vie sur un seul amour, qui est un grand risque du cœur. Don Juan n'est qu'un petit aventurier, trop timide pour aimer » (*Eva*). Mais qu'est-ce que l'amour ? Chardonne a semé quelques définitions tout le long de son œuvre. « Ce jour, cette invention de troubadour compliquée par des vieillards » (*Romanesques*). « Qu'est-ce que l'amour ? — Presque rien... un rien de plus vivant dans une femme... un air de surprise... une joie dans les yeux... que l'on discerne à peine, mais qui sont inimitables... » (*idem*). « L'amour exige certaines préparations... une retenue... des réserves... une rêverie préalable, comme une religion qui a été très tôt déposée dans le cœur » (*Porcelaine de Limoges*). « ...l'amour : une indulgence infinie, un ravis-

sement pour des riens, une bonté involontaire, un complet oubli de soi-même » (*La femme de Jean Barnery*).

Pour Chardonne, l'amour équivaut donc à une exigence de grandeur, ce qui le rend difficile et méritoire, ce qui assure toutefois sa permanence, une fois atteint. « Il n'y a pas d'amour sans fidélité... ni jalousie peut-être » (*Romanesques*). Écoutez ce dialogue entre Jean et Pauline : « Un visage aimé est inattaquable... Il ne change pas alors que tout change en nous... — Oui. Nos idées par exemple. Souvent, mes idées sur l'amour ont varié. J'ai pensé : C'est une création, et puis, c'est le goût de la perfection, et puis, au contraire, c'est accepter un être tel qu'il est... — Et maintenant ? — Maintenant, je ne sais plus. L'amour est indéfinissable justement, mystérieux... Je dirai peut-être aujourd'hui : c'est chérir un être libre, qui a la permission d'être vraiment lui-même, d'être jeune, de vieillir. »

Certes, Chardonne ne méconnaît pas la valeur sociale du mariage, il la signale à l'occasion, mais ce n'est pas chez lui la raison qui le pousse à y voir une conséquence inéluctable de l'amour et presque sa condition. « Maintenant, je sens que le mariage est nécessaire à l'amour. Il en est la preuve... » (*Claire*). « J'estime qu'on doit épouser la femme qu'on aime, quand on le peut. On le doit, pour des raisons profondes » (*idem*). Ces motifs, il nous les suggère plutôt qu'il ne les développe explicitement. « On croit que le mariage a été institué dans l'intérêt de la femme, c'est une erreur. L'homme, qui a tout ordonné sur terre en sa faveur, a voulu le mariage et sa contrainte, pour se prémunir contre un penchant à l'indépendance, contre la solitude et peut-être la mort » (*Le chant du bienheureux*).

Une conception aussi élevée du mariage ne va pas sans difficultés : elle les fera

même naître. « Je ne comprends pas qu'on fasse du mariage une tyrannie... Il me semble que chacun doit se donner en conservant sa liberté, sa personnalité... » (*L'Epithalame*). Idéal qui ne s'atteint que par le sacrifice, l'oubli de soi. « Ils n'étaient pas mauvais l'un et l'autre. Le mariage en a fait deux monstres » (*idem*). On retrouve chez Chardonne une trace de puritanisme, vestige de son éducation protestante. La promiscuité des sexes dans l'état conjugal lui répugne d'instinct. Quelle phrase étonnante que celle-ci : « Pourquoi perdre tant de soins pour conserver un rêve de pureté, puisqu'il faut en venir au mariage ? » (*Eva*). Bien auparavant, Vauvenargues avait remarqué que « tôt ou tard, on ne jouit que des âmes. » Chardonne n'appartient pas à la lignée de Rabelais ou des auteurs galants et lestes du XVIII^e siècle. Il donne la main à Mme de la Fayette et ne hausse pas les épaules devant René Boylesve.

Chez Chardonne, la femme occupe une place de choix ; ses héroïnes ont toutes un caractère d'inachevé, de fugace, un rayonnement fait de féminité et de mystère. « Le corps d'une femme est un secret bien gardé et une longue histoire » (*Eva*). Pour la connaître, la seule façon n'est-elle pas d'en être aimé ? « On n'a d'ouverture sur un être que si on en est aimé. La femme qu'on aime et qui ne vous aime pas demeure incompréhensible » (*idem*). Dans ces livres, les jeunes filles gardent une fraîcheur, dont nous éprouvons la nostalgie. L'attente de leur destin participe d'une innocence sincère. Voici une délicieuse description : « Incertaines de l'avenir, ignorant l'endroit où elles habiteront plus tard, le nom qu'elles porteront, la direction que prendra leur existence, les jeunes filles vivent sans appréhension dans le provisoire. Elles ont vu leurs grand-mères entourées et respectées, demeurer, presque sans mouvement, durant

des années, dans un fauteuil près de la fenêtre, vêtues de robe de soie noire égayées de dentelles, un livre ou un ouvrage facile dans leurs doigts amaigris, avec des bagues trop grandes ; elles voient leurs mères actives et pourtant paisibles, diriger le ménage ; et les romans permis leur annoncent un avenir où elles seront aimées par des hommes vagues, qui prennent parfois des formes connues, à peine ébauchées, et sans cesse changeantes. (...) C'est ainsi qu'elles seront aimées, toute la vie ; et les occupations ménagères, les événements quotidiens, les jeux en groupe s'éclaircissent doucement de cette attente, sans désir et sans inquiétude » (*La femme de Jean Barnery*).

Soulignons une lacune de Chardonne, qui enlève à sa vision du monde une part de son humanité. Pour lui, l'enfant n'existe pas, ou c'est un intrus. « ... les enfants, cette engeance insupportable » (*idem*). Si d'aventure vous en croisez un, il est relégué au second plan, il n'agit pas sur la ligne générale de la vie, il donne toujours l'impression du convive non invité. « Il n'y a pas de place dans la maison pour l'enfant, qui est gênant partout, et astreint à des plaisirs de vieillard. Les mouvements lui sont prescrits, comme une punition insolite. Ou bien, il est roi, et corrompu dès le berceau. Il est permis à toute femme absurde, et qui n'a pas été élevée, de disposer d'un être suivant son humeur, sous prétexte qu'elle est mère » (*Le chant du bienheureux*). Problème d'éducation auquel l'auteur nous ramène fréquemment. « Depuis que le monde est monde, les enfants sont mal élevés », (*L'amour du prochain*), constate-t-il... assez justement.

Toutefois Chardonne n'oublie pas qu'il est père, il n'est pas insensible à ces vies qui dépendent de nous, qui tiennent de nous le meilleur et le pire. « Pourtant,

s'exclamera Albert de l'*Epithalame*, élever un enfant, quelle tâche minutieuse et divine ! » Devant la grandeur de la responsabilité, il tremble un peu, il craint de gâcher un ouvrage qu'on ne reprend pas. « Les enfants grandissent trop vite. C'est leur principale désobéissance. Cela vaut peut-être mieux. Tous les progrès sont le résultat de la désobéissance » (*Eva*).

Il existe entre parents et enfants un fossé pénible à franchir. Une génération les sépare, et c'est un monde. Pudeur et incompréhension se conjuguent pour interdire un franc échange de vues, une expression sans réticence de sentiments qui crée une intimité toute simple. C'est ce qui hante l'esprit de Berthe, quand, jeune fille, elle écrit à une de ses amies : « Les parents ne s'intéressent pas vraiment à leurs enfants. Ils ont fini leur vie et tout ce qui est vivant les ennuie un peu » (*L'Epithalame*). Ainsi se prolonge le conflit inavoué des générations, qui ne se peut résoudre que dans un grand élan du cœur.

Le bonheur : le terme ultime. De quoi se compose-t-il dans l'univers chardonien ? On l'aura sans peine deviné. « Je possède le seul bonheur qui soit au monde. J'aime la femme avec qui je vis et qui est ma femme » (*Eva*). « Le bonheur et la peine sont semblables, et la vie avec ses songes n'a pas passé en vain, quand elle a donné une âme » (*Le chant du bienheureux*).

De la vie, Chardonne entretient une opinion apaisante et mélancolique. « Rien de précieux n'est transmissible. Une vie heureuse est un secret perdu » (*Claire*). Voilà où se marque une incurable faiblesse. Aucune vision surnaturelle ne dépasse l'univers borné où se débattent les hommes. Un voile dissimule les horizons, lointains certes, mais accessibles. Chardonne ne les voit pas ou, s'ils les aperçoit,

ce ne sont pour lui que des mirages qui sollicitent en vain l'esprit. Au fond, serait-il incapable de faire confiance à la vie ? Il se réfugie dans un stoïcisme sans rigueur et sans amertume, émouvant dans son agitation intérieure, par le tumulte de son âme inquiète, à la recherche d'un infini qui se dérobe sous ses pas, parce qu'il se croit impuissant à s'y vouer. Au crépuscule de sa vie, Jean confiera à Pauline : « Tout ce que j'ai fait est inutile... Eh bien, c'est étrange, je n'ai pas le sentiment d'une vie perdue... Il n'y a pas de vie perdue, quand on a aimé... ne fût-ce

que ses outils... Cet attachement, cet amour pour des êtres et pour de petites choses de rien, assurément périssables, et que la vie même, avant la mort, nous retire, je voudrais savoir ce qu'il signifie... ce que signifie l'amour si vivace, rebelle à toute raison, à la plus vieille expérience... et cette espérance qui est au fond de l'amour... cette espérance qui est au fond de tout. »

Chardonne demeure dans les lettres françaises le grand, peut-être le seul, romancier du couple humain.

LES LIVRES

L'INDE D'AUJOURD'HUI, par Duffett, Hicks, Parkin — 1 vol. (Éditions Bernard Valiquette à Montréal).

L'Inde n'est pas que le pays où s'écrivent les contes des mille et une nuits et nous aurions tort d'ignorer son histoire, surtout celle des vingt-cinq dernières années. Cette histoire nous est ici racontée, sous une forme concise, « par des Canadiens, pour des Canadiens avec la conviction qu'il importe à nos compatriotes de se renseigner sur l'Inde ». Nous ne pouvons, en effet, demeurer indifférents à l'évolution politique et économique de cet immense pays qui, comme le Canada, appartient à la Société des Nations britanniques. Tout ce qui peut modifier ou influencer la vie de cette société est d'un intérêt capital pour nous. L'Institut Canadien des Affaires internationales a donc une heureuse initiative en publiant cet ouvrage.

POSITIONS FRANÇAISES, par Georges Duhamel.— 1 vol. (Plon à Paris — Les Éditions Variétés, à Montréal).

Lorsque l'historien de l'an 2000 voudra

écrire le récit de notre temps, il consultera, sans aucun doute, les archives publiques et secrètes, dépouillera les correspondances et les collections de journaux, pillera les bibliothèques. Il lui faudra encore, s'il veut découvrir l'atmosphère, le climat de notre époque, consulter un livre, peut-être devenu rare : *Positions françaises*, chronique de l'année 1939. Cette année 1939, année de honte et de misère, a trouvé son vrai chroniqueur en Georges Duhamel que son amour des hommes dépouille de toute haine et rend lucide. Tous les brigands — et ils ne sont pas tous d'Allemagne — qui ont perpétré le hold-up de Pologne, tous les assassins qui ont mis l'univers à feu et à sang sont ici jugés et condamnés irrévocablement, mais dans un autre langage et avec une autre force que ceux des agences de presse stipendiées, par un homme qui ne connaît pas la haine, mais qui est un grand écrivain et un grand français. « Positions françaises » nous rappellent la nécessité pour les nations civilisées de veiller et de s'organiser pour la défense de la culture. Un livre utile, un livre excellent.

J.-P. HOULE.

LE PRÊT-BAIL, ARME DE VICTOIRE,
par Edward-R. Stettinius, jr. (Éditions de la
Maison Française, N.Y.)

Qu'est-ce que le prêt-bail ? Comment est-il
né ? Comment fonctionne-t-il ?

Vous trouverez la réponse à toutes ces ques-
tions en lisant l'intéressant volume intitulé :
« Le Prêt-Bail, Arme de Victoire ». Son au-
teur, M. Edward-R. Stettinius, jr, aujourd'hui
sous-secrétaire d'État américain et premier lieu-
tenant de M. Cordell Hull, fut le premier di-
recteur de cet organisme fondé pour aider les
Nations Unies dans leur lutte contre les puis-
sances de l'Axe. C'est dire qu'il possède son
sujet à fond et que les renseignements qu'il
donne sur les origines et les développements
de cette mesure de guerre sont de première
main.

Qu'est-ce, en somme, que le prêt-bail ?

Laissons au président Roosevelt lui-même le
soin de nous donner les explications nécessaires.
Voici ce qu'il disait le 17 décembre 1940 au
cours d'une conférence de presse :

« Supposons que la maison de mon voisin
ait pris feu et que je possède, à cent cinquante
ou deux cents mètres de là, un tuyau d'arrosage.
Si je permets à mon voisin de prendre ce
tuyau et de le visser sur ma prise d'eau, il est
évident que je l'aiderai ainsi à éteindre le
feu... Que vais-je faire ? Je ne vais pas lui
dire après l'opération : « Voisin, mon tuyau
m'a coûté quinze dollars, vous me devez quinze
dollars ». Car telle n'est pas la transaction qui
m'intéresse. Je ne veux pas de ses quinze dol-
lars — ce que je désire, c'est qu'il me rende
mon tuyau lorsque le feu sera éteint ».

Et voilà, c'est tout simple. C'est l'histoire
de tous les jours, celle d'un homme qui aide
son voisin dans l'embarras et qui s'aide lui-
même, en écartant de chez lui un incendie qui
menace de s'étendre.

Telle était la situation des États-Unis lorsque
débuta le conflit mondial. Ils savaient que la
conflagration qui faisait rage en Europe ne tar-
derait pas à se propager chez eux. Il importait
donc de prendre tout de suite des mesures
d'urgence pour se protéger. Une de ces me-
sures fut la loi du prêt-bail adoptée le 11 mai
1941, après de violents débats à la Chambre
des Représentants.

Cette loi autorisait la fabrication, la vente,
l'échange, le louage et le transfert de toute

arme de défense nécessaire. Elle était tout
d'abord désignée à fournir des munitions et
des approvisionnements à la Grande-Bretagne,
mais elle était aussi d'une importance vitale
pour les États-Unis. Une somme de sept mil-
liards fut mise au travail. Cette loi n'eut pas
d'effets directs sur les combats de 1941, mais
les commandes placées en 1941 assurèrent en
1942 et 1943 une grande production d'armes
et d'autres produits essentiels à la poursuite de
la guerre. Avec quatre des sept milliards mis
à la disposition des usines d'armements, on
avait construit des avions, des canons, des
bombes, des munitions, des bateaux marchands
et des cargos. On avait aussi fourni des canons
et des munitions à la Chine et des approvision-
nements à la Russie.

M. Stettinius a écrit là une belle page d'his-
toire contemporaine, l'histoire de la coopéra-
tion étroite des Nations Unies qui ont mis
leurs ressources en commun pour combattre un
ennemi discipliné. Le prêt-bail est une mesure
de guerre pour assurer la victoire.

Il serait trop long d'énumérer ici toutes les
sphères d'action de cet organisme. Il faudrait
des pages et des pages pour donner justice à
son œuvre. Ce faible résumé en donnera toute-
fois une idée.

Cet ouvrage est accompagné de nombreuses
illustrations, de cartes et de schémas faisant
voir les développements du prêt-bail. C'est un
livre fortement documenté et d'une brûlante
actualité qu'il ne faut pas manquer de lire pour
comprendre toute l'étendue de l'assistance que
les États-Unis apportent aux nations qui com-
battent avec eux contre l'Axe. C'est grâce à
tous ces efforts conjugués que nous obtiendrons
la victoire.

ALFRED LABELLE

SOUVENIRS ; T. 1 - Vers la Vie, par
Édouard Montpetit. 1 vol. (Éditions de l'Ar-
bre, à Montréal.)

Si, comme le dit l'auteur en préambule à
son ouvrage, publier des mémoires est une
aventure périlleuse où l'on risque de n'inté-
resser que soi, pour M. Édouard Montpetit,
l'aventure n'a rien d'hasardeux. L'intérêt va
toujours grandissant à la lecture de ces sou-
venirs où domine le souci de l'auteur de ren-
dre à César ce qui appartient à César. La
haute personnalité de M. Montpetit se dé-

tache en marge des événements qu'il raconte avec toute la simplicité qui le caractérise. On y voit la marque de sa noblesse. Et tous ceux qui ont eu le privilège de connaître quelque peu l'avocat, le professeur, l'économiste reconnaîtront à chaque ligne le fin lettré et aussi le gentilhomme qu'il a toujours évoqué en toute circonstance.

L'homme d'expérience revit ses heures de jeunesse avec un élan qu'il retrouve à les écrire ; heures fécondes, car le lecteur discerne facilement qu'il n'a pas perdu un seul des instants précieux que la vie lui a dispensés.

Premier boursier de la province de Québec, M. Montpetit a compris toute la grandeur de sa mission : tracer la route à ceux qui viendraient après lui. Sur le chemin du savoir, il a cueilli les plus belles fleurs afin d'en faire pour son pays une gerbe d'où, une à une, il les détacherait ensuite pour les effeuiller au bénéfice des siens. Ces fleurs éparses, il les réunit dans un premier volume dont le sous-titre est la promesse d'une suite qu'il tarde de connaître, après avoir suivi les péripéties du garçonnet, puis du collégien, enfin de l'étudiant qui aboutit à sa licence sans craindre de souligner les peines, les déboires, voire les échecs qui se mêlent souvent aux succès même chez les mieux doués.

Puis, c'est la grande aventure : Paris ! Les impressions, les souvenirs se précisent toujours avec la même netteté, émaillés d'anecdotes racontées avec la simplicité qu'y mettrait, en petit comité, un simple particulier. Mais quelle richesse de détails, quel souci de rappeler les grands hommes qui au début du siècle ont joué, dans le domaine des lettres, des arts et des sciences, un rôle de l'envergure que l'on sait, tant en France qu'à l'étranger. Des grands noms se succèdent, soit que M. Montpetit les ait eu pour maîtres, soit qu'il se soit plus particulièrement intéressé à leurs œuvres, soit qu'il les ait connus personnellement au cours de ses années d'un premier séjour à Paris qui eut sur sa vie et sur sa carrière un éclatant reflet. Mais tout au long de ces pages, on sent aussi combien le Canada lui reste enraciné au cœur et que c'est pour lui, pour son avenir, son développement qu'il s'est acharné à puiser le plus possible à la source.

LAURE HURTEAU

LES MAÎTRES MILITAIRES DU JAPON, par Hillis Lory. 1 vol. (Les Éditions de la Revue Moderne — Montréal) Traduction de Roger Duhamel.

Le lecteur aurait tort de dédaigner ce livre sous le prétexte qu'il traite de problèmes d'actualité. L'ouvrage de Hillis Lory, écrit d'après une connaissance personnelle du Japon et de ses maîtres militaires, dépasse largement les bornes étroites du présent conflit et prend les proportions d'une leçon d'histoire. Leçon à méditer par tous ceux qui s'inquiètent de l'avenir international. Supposons, pour un instant, la guerre terminée et le traité de paix signé. Les maîtres militaires du Japon devront s'avouer vaincus sur le terrain de la guerre. Mais il restera encore le problème du Japon et nous retrouverons alors ses maîtres militaires qui dominent entièrement la vie nationale.

Il n'y a pas de solution facile à ce problème. Seule une connaissance profonde du Japon peut aider à la trouver et le livre de Lory y contribuera largement. Le militarisme japonais est d'essence spirituelle, c'est une religion. Il faudra plus que des déclarations de principes pour éviter qu'il ne nous nuise encore.

C'est presque une édition de luxe que nous offrent les Éditions de la Revue Moderne, nous les en félicitons. La traduction de Roger Duhamel ajoute à la qualité de ce livre.

J.-P. HOULE

ÉLISABETH, Impératrice d'Autriche, — par Maurice Paléologue, 1 vol. — (Plon à Paris ; Éditions Variétés, à Montréal.)

Qu'était l'Autriche d'avant 1914 ? Un nom sur une carte géographique, un territoire, une mosaïque de peuples que tout divise, le symbole de la réaction et de l'autocratie. Il ne reste plus rien de cette partie de l'héritage de Charles-Quint. Le souvenir de Metternich même s'efface devant la montée de la Prusse. Et pour maintenir un semblant d'unité politique, nous trouvons, dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, un souverain qui fait consciencieusement son métier de despote : François-Joseph. Il épouse, en 1854, Élisabeth-Amélie, duchesse en Bavière. Femme d'une très grande beauté, elle ajoutera à l'hérédité déjà très lourde des Habsbourg, celle des Wittelsbach. C'est l'histoire malheureuse de cette impératrice, mère d'une crapule, l'Archiduc Rodolphe, et cousine d'un fou intoxiqué de Wagner, Louis de Bavière, que raconte Maurice Paléologue avec tout son talent et à l'aide de documents sûrs et de souvenirs personnels.

DOCUMENTS

● ÉCONOMIE POLITIQUE, SOCIOLOGIE

ALLOCATIONS FAMILIALES : *Notre loi d'allocations familiales* — G. Poulin, o.f.m. — « La Famille », août-septembre 1944, p. 316. — *Les Allocations Familiales à Ottawa* — Emile Bouvier, s.j. — « Relations », septembre 1944, p. 240.

INDUSTRIALISATION : *Revolution in the Colonies* — Donald Cowie — « University of Toronto Quarterly », July 1944, p. 400.

URBANISME : *Les Espaces libres* — Charles-Edouard Campeau — « Relations », septembre 1944, p. 231.

● SCIENCES, DROIT, MÉDECINE

CARDIOLOGIE : *Odyssée d'une endocardite infectieuse lente* — Albert Le Sage — « Union Médicale du Canada », septembre 1944, p. 1032.

JURY : *Le procès par jury au civil doit-il être aboli ?* — Guillaume Saint-Pierre — « La Revue du Barreau », juin 1944, p. 268.

NEUROLOGIE : *Polynévrte diphtérique* — Roma Amyot. *Sur un cas de neuroblastome* — J. P. Bombardier — « L'Union Médicale du Canada », septembre 1944, p. 1034 à 1038.

OBSERVATION : *Les Sciences Naturelles et l'observation* — Marcel Raymond — « L'École Canadienne », septembre 1944, p. 20.

ONCOLOGIE : *Tumeur sacro-coccygienne* — Rosaire Lauzer — « L'Union Médicale du Canada », septembre 1944, p. 1036.

PSYCHANALYSE : *L'apport de la psychanalyse à la psychothérapie* — Raymond de Saussure — « L'Union Médicale du Canada », septembre 1944, p. 1027.

VENTE : *Résolution de la vente* — Jean Turgeon — « La Revue du Barreau », juin 1944, p. 245.

● HISTOIRE

AUTRICHE : *Elizabeth Impératrice d'Autriche* par Maurice Paléologue — 1 vol., Plon à Paris — Éditions Variété à Montréal.

ÉTATS-UNIS : *Histoire des États-Unis, vol. II* — André Maurois — Éditions de la Maison Française (N.-Y.).

EUROPE : *Some Aspects of European Reconstruction* — Richard Redler — « University of Toronto Quarterly », July 1944, p. 367.

JAPON : *Les Maîtres Militaires du Japon* — Hillis Lory — 1 vol. Les Éditions de la Revue Moderne (Montréal).

MINORITÉS : *The Minorities Problem* — Livraison de juillet-août 1944 de « New Europe ».

● LITTÉRATURE

AMÉRIQUE ESPAGNOLE : *La littérature de l'Amérique espagnole* — Th. Irving — « Les Carnets Viatoriens », juillet 1944, p. 191.

MAURIAC : *Lettre à Joseph OUVRARD sur François Mauriac et le Collège* — Berthelot Brunet — « Revue Dominicaine », septembre 1944, p. 92.

ROMAN : *Le Roman Français : « La Princesse de Clèves »* — Roger Duhamel — « L'École Canadienne », septembre 1944, p. 4.

THÉÂTRE : *Le chirurgien dans le théâtre contemporain* — J. Abadie — « L'Union Médicale du Canada », septembre 1944, p. 1021.

● ÉDUCATION

LÉGISLATION : *La Nouvelle loi sur l'éducation (en Angleterre)* — Adélarde Dugré, s.j. — « Relations », septembre 1944, p. 244.

ORIENTATION : *L'Orientation professionnelle* — Louis D. Gadoury — « L'École Canadienne », septembre 1944, p. 14.

PÉDAGOGIE : *La Pédagogie moderne* — Alain de Bray — « L'École Canadienne », septembre 1944, p. 12.

Accroissement naturel sans précédent

Durant les six premiers mois de 1944, les conditions de vitalité de notre population se sont maintenues à un niveau très favorable. Une analyse démographique sommaire le démontre. Durant cette période, nous comptons 49,084 naissances vivantes, soit un taux de 28.1 par mille âmes. En 1943, le même calcul préliminaire donnait 47,288 naissances. Sur cette base, l'année en cours devrait enregistrer plus de 98,000 naissances, soit une nouvelle augmentation sur 1943. Si vraiment notre natalité se maintient aussi élevée, notre accroissement naturel se traduira par un taux de près de 19.0 par 1,000 habitants, record puisque notre population se trouvera à augmenter de 64,000 âmes au cours d'une seule année.

Cet accroissement naturel découle de l'augmentation du nombre des naissances, mais aussi de la diminution du nombre des décès. Au cours du premier semestre de 1944, nous comptons 17,377 décès, ce qui représente un taux de 10 par mille. Habituellement, le premier semestre produit toujours un total plus élevé de décès à cause des mois d'hiver. Il y a donc lieu de s'attendre à ce que le nombre des décès de toute l'année soit inférieur à 35,000 ceci en dépit d'une bonne proportion des décès de nos militaires, décès maintenant inclus dans nos rapports réguliers.

MINISTÈRE DE LA SANTÉ ET DU BIEN-ÊTRE SOCIAL

Honorable Dr J.-H.-A. Paquette
ministre

Docteur Jean Grégoire
sous-ministre

DES FOYERS DE CULTURE

Pour préparer les jeunes au rôle prépondérant qu'ils seront appelés à jouer dans l'avenir et permettre aux talents en herbe de se révéler dans le champ des arts et de l'artisanat, le gouvernement de la Province de Québec met à leur disposition, à Montréal :

Une École des Beaux-Arts, 3450, rue Saint-Urbain ;

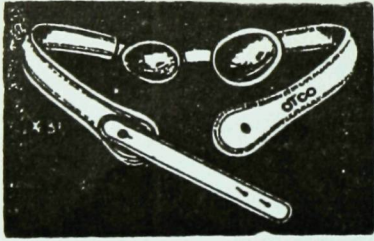
Une École du Meuble, 1097, rue Berri ;

Une École des Arts Graphiques, 2020, rue Kimberley ;

Un Conservatoire de Musique et d'Art Dramatique,
1700, rue Saint-Denis.

où les artistes et les artisans de demain peuvent apprendre, sous la direction de maîtres compétents, l'art de leur choix, devenir des créateurs et des producteurs de belles choses.

LE SECRÉTARIAT DE LA PROVINCE DE QUÉBEC



Ajustement, par des experts des deux sexes,
dans notre studio ou à domicile, sans frais
supplémentaire.

P H A R M A C I E

L'EDUC

Inguinale indirecte — Scrotale
Fémorale — Ombilicale — Ventrale
Inguinale directe

Nos spécialistes possèdent les connaissances
particulières requises pour un ajustement exact
des ceintures adaptables aux diverses hernies.
Visitez notre nouvelle succursale angle Maple-
wood et Bellingham, près du nouvel édifice de
l'Université.

1416, RUE BLEURY — TEL. LA. 3196

VOTRE TESTAMENT !

Un exécuteur testamentaire personnel peut
tomber malade durant son administration
et il ne sera pas toujours disponible
lorsque ceux qui dépendent de vous auront
besoin de son aide.

Nommez cette Société votre exécuteur tes-
tamentaire. Elle a été créée dans ce but
et possède ces garanties :

COMPÉTENCE, PERMANENCE, SÉCURITÉ
qu'aucune personne en particulier ne peut offrir.

Le SUN TRUST Limitée

Joseph Simard, O.B.E.,
président

Albert Hudon, Hon. J.-A. Brillant, C.L.,
vice-présidents

Hervé Prévost,
directeur général

Gérard Favreau,
secrétaire

J.-H. Chrétien
gérant à Québec

Succursale
132, St-Pierre
QUÉBEC

Siège social
10 ouest, St-Jacques
MONTRÉAL

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL



THÉOLOGIE — DROIT — MÉDECINE — PHILOSOPHIE — LETTRES —
SCIENCES — CHIRURGIE DENTAIRE — PHARMACIE — SCIENCES SOCIA-
LES, ÉCONOMIQUES ET POLITIQUES — GÉNIE CIVIL — OPTOMÉTRIE —
AGRONOMIE — MÉDECINE VÉTÉRINAIRE — COMMERCE — ENSEI-
GNEMENT MODERNE — PÉDAGOGIE — MUSIQUE — DESSIN — ART
MÉNAGER — TOURISME — ÉLOCUTION — ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR
DES GARDES-MALADES — HYGIÈNE SOCIALE APPLIQUÉE.

Pour tous renseignements, s'adresser au

SECRÉTARIAT GÉNÉRAL

2900, BOULEVARD DU MONT-ROYAL — MONTRÉAL

BERNARDIN FRERES

COURTIERS EN ASSURANCES

Maurice BERNARDIN, Jean-Louis BERNARDIN

André BERNARDIN

Téléphone : CHerrier 3195

1285, rue Visitation Montréal

tante liane

serait heureuse de vous photographier
dans son studio, décoré et
aménagé pour les petits...

•
liane bernier,

630 burnside,

entre union et de l'université

studio de tante liane,

PRODUITS
PHARMACEU-
TIQUES, SPÉ-
CIALISÉS.

LABORATOIRE
DESAUTELS
LIMITÉE
MONTREAL

Tél. : MARquette 0421-9963

CAFE MARTIN, LIMITEE

Léo Dandurand, prés.

Le plus chic restaurant français à Montréal

Sea Food Bar — Salons privés

1521, rue de la Montagne

Pour vos IMPRESSIONS, consultez

THÉRIEN FRÈRES

LIMITÉE

IMPRIMEURS - LITHOGRAPHERS - GRAVEURS
PHOTOLITHO

494 OUEST, RUE LAGAUCHETIÈRE - MONTREAL
HArbour * 5288

DEPUIS 1889

E. & A. LEDUC, LIMITÉE

Viande et Provisions

200, avenue Greene - WIlbank 4138
MONTREAL

LA PLOMBERIE NATIONALE Enrg.

RÉPARATIONS ET AMÉLIORATIONS

Service rapide — Jour et nuit

Adélaré Hudon & Fils, prop.

119 ouest, rue ST-VIATEUR

Tél. CRescent 4768

Soir : DO. 7919 - CR. 3646



**C'EST LE TEMPS DE LIRE
LE DEVOIR
DE LE FAIRE LIRE...**

Le « Devoir » fournit les indications les plus précises, les plus abondantes possible sur les événements contemporains. Il donne son avis avec toute franchise.

Lisez le « Devoir » et faites-le lire. 3 sous le no.

Par la poste, en dehors de Montréal et de sa banlieue, \$6.00 par année. Aux Etats-Unis \$8.00; dans les autres pays, \$10.00.

Adressez toute la correspondance au « Devoir », Service du tirage, 430, rue Notre-Dame (est), à Montréal, Canada.

Résidence :
8813, Boul. La Salle
YOrk 3165

Soir :
783, St-Ferdinand
WE. 5838

**PAUL-EMILE SAVAGE
NOTAIRE**

Bureau : EDIFICE TRAMWAYS
159, Craig O., suite 613-14 — BE. 1708

La Banque Canadienne Nationale

est la banque du public aussi bien que la banque des hommes d'affaires.

Le gérant de succursale se tient à votre entière disposition, qu'il s'agisse de dépôts, d'emprunts personnels, de remises, de recouvrements ou de toute question d'ordre financier au sujet de laquelle vous désiriez le consulter.

Actif, plus de \$250,000,000
514 bureaux au Canada
60 succursales à Montréal

Tout Laine ou falsifiée, une étoffe est une étoffe... Pourtant si l'on compare, l'authentique est moins chère. Ainsi du LAIT... A prix égal, la qualité

J OUBERT l'emporte
haut la main.



Le Pneu
General



*-mène loin aux
bons amis*

**LUDGER GRAVEL & FILS
Limitée**

3447, Ave du Parc Harbour 5211*

**LE PAIN MODERNE
CANADIEN, LIMITÉE**

2250, avenue PAPINEAU
Montréal

MARINADES
CONFITURES
CONSERVES
MAYONNAISE



J.J. Joubert & Fils
ST-VINCENT-DE-PAUL, P.Q.

Jean Joubert J. J. Joubert Maurice Joubert

ÉCHOS ET NOUVELLES

● À LA SOCIÉTÉ RADIO-CANADA

Le ministre des services nationaux de guerre annonçait récemment la nomination du docteur Augustin Frigon au poste de gérant-général de Radio-Canada. Cette nomination, si elle ne nous étonne pas, nous réjouit pleinement. Il nous fait plaisir de rappeler ici l'intérêt que M. Frigon a toujours porté à notre association et à l'Université dont il est l'un des professeurs distingués.

M. Frigon s'est intéressé très tôt à la radio. En 1928 et en 1929 il était membre de la commission royale qui recommandait la création d'un système national de radiodiffusion. Et en 1936 il entrait à Radio-Canada comme assistant du gérant-général de cette corporation. Voici d'ailleurs un bref résumé de la carrière de M. Frigon.

Le nouveau directeur général de la Société Radio-Canada est ingénieur civil, ingénieur électricien, docteur ès-sciences de l'Université de Paris et docteur de l'Université de Montréal.

Il est né à Montréal en 1888, étudia à l'Académie Commerciale Catholique, à l'École Polytechnique, au Massachusetts Institute of Technology, (Boston), à l'École Supérieure d'Électricité de Paris et à la Sorbonne (Université de Paris).

En 1910, il était nommé professeur à l'École Polytechnique de Montréal et la même année, ingénieur-conseil pour la Commission des Services Publics. En 1912, il était en société avec M. Arthur Surveyer sous la raison sociale « Surveyer et Frigon », ingénieurs-conseil. On le trouve à Paris en 1920, ingénieur au Laboratoire Central de l'Électricité. La même année, il reçoit le diplôme d'ingénieur de l'École Supérieure de l'Électricité de Paris après des études très poussées. En 1921, il passe à la Faculté des Sciences (Sorbonne) et en sort en 1922 avec le diplôme de docteur ès-sciences. De retour au Canada en 1923, il est aussitôt nommé directeur des études à l'École Polytechnique et membre du Conseil National des Recherches au Canada. L'année suivante, il devient directeur général de l'enseignement technique dans la province de Québec, et la même

année, président de la Commission des Services Électriques de Montréal. En 1928, le gouvernement fédéral le nomme membre de la Commission Royale de la Radiodiffusion. En 1935, le gouvernement provincial lui confie la présidence de la Commission d'Électricité du Québec.

En 1936, il était nommé directeur général-adjoint de la Société Radio-Canada.

M. Frigon est membre du Comité Catholique de l'Instruction Publique de la Province de Québec. Il est aussi membre du Cercle Universitaire, du Club Laval-sur-le-Lac, du Club Winchester, de l'University Club, du Rotary Club, de l'American Institute of Electrical Engineers, de la Société française des Électriciens, de la Royal Society of Arts and Manufactures of London, etc.

Que le docteur Frigon veuille bien accepter ici les chaleureuses félicitations de l'A.G. D.U.M.

● BOURSE DE LA CANADIAN INDUSTRIES LIMITED

M. Benoît Ladouceur, diplômé en chimie de la Faculté des Sciences a été nommé titulaire de la bourse de \$750.00 que la C.I.L. avait généreusement mise à la disposition du Comité des Recherches.

M. Ladouceur travaillera dans le domaine de la chimie organique sous la direction du professeur Roger Barré.

Nos félicitations à M. Benoît Ladouceur.

● M. PIERRE DUPUY EN BELGIQUE

Le gouvernement canadien a nommé M. Pierre Dupuy, son chargé d'affaires en Belgique. Nous croyons que cette nomination est une reconnaissance des immenses services rendus par ce diplomate qui, depuis la guerre, se voit confier des missions extrêmement délicates. Lorsqu'on écrira l'histoire diplomatique de ces années de guerre, on se souviendra que c'est Pierre Dupuy qui par ses efforts son habileté, son tact, a empêché une rupture violente et définitive avec la France.

La Belgique et le Canada ne peuvent que gagner à cette nomination.

Un développement qui s'amorce dans le sens des études diplomatiques, une démission, un décès, ont amené quelques nominations à la Faculté des Sciences sociales, économiques et politiques.

M. *Oscar Halecki*, professeur d'histoire de l'Europe orientale à l'Université de Varsovie et à Fordham University, est nommé professeur d'histoire des peuples slaves.

M. *René Ristelhueber*, licencié en droit de la Faculté de Paris, diplômé de l'École libre des Sciences politiques et de l'École des langues orientales, est désigné comme professeur d'histoire diplomatique et de technique diplomatique.

L'honorable sénateur *L.-M. Gouin*, est chargé du cours sur la psychologie des sociétés anglo-saxonnes en remplacement de M. *Georges Pelletier*, démissionnaire. M. Gouin reprend ainsi son rôle de professeur actif à la Faculté qu'il avait abandonné depuis plusieurs années.

Le cours de journalisme de M. *Georges Pelletier* passe à Messieurs *E. Letellier de Saint-Just* et *Paul Sauriol*, déjà professeurs à la Faculté, le premier prenant charge de l'*Administration du Journal* et le second de la *Rédaction du Journal*.

M. *Joseph Dansereau*, licencié en Sciences sociales, économiques et politiques est chargé du cours sur les Minorités françaises en remplacement de M. *Alphonse de la Rochelle* décédé.

M. *Georges Pelletier*, est nommé professeur émérite et demeure membre du Conseil.

M. *Arthur Saint-Pierre*, remplace M. *Georges Pelletier* comme adjoint à la direction des études de la Faculté et comme vice-président de la Société d'Économie Politique.

M. *Adélarde Leduc*, professeur titulaire, est nommé membre du Conseil de la Faculté et délégué à la Commission des études de l'Université.

CONFÉRENCIER AU SÉNAT DE LA JEUNESSE :

Monsieur *André Larivière*, B.A.B.Ps.L. Péd. Dipl. Litt., a été invité à présenter devant les membres du Sénat de la Jeunesse, une série de quinze conférences portant sur la pédagogie, la psychologie industrielle et la sociologie.

Mercredi, le 13 septembre, l'Association recevait M. *Mœneclæy*, consul général de France, accompagné de madame *Mœneclæy*. Accueilli à nos bureaux par les membres de l'exécutif, M. le Consul général voulut bien répondre à quelques questions.

— Les universités françaises ont-elles pu, durant les quatre dernières années, continuer leur mission ?

— Oui, les universités ont poursuivi leurs travaux mais au milieu de difficultés sans nombre. Les universités françaises ont tenu.

— Parmi les prisonniers de guerre, on compte, sans doute, plusieurs universitaires. Pourriez-vous nous donner quelques noms ?

— En effet, on compte des universitaires parmi les prisonniers détenus en Allemagne. Malheureusement, il m'est impossible, de mémoire, de vous citer des noms. Nous savons, toutefois, que même dans les camps, les prisonniers ont organisé des cours, poursuivi certaines études. D'autre part vous n'ignorez pas les nombreuses déportations d'universitaires ayant dépassé l'âge militaire et que les usages de la guerre ne peuvent justifier.

— M. le Consul général, nous nourrissons un projet que nous espérons voir se réaliser, la guerre terminée, celui de l'échange de professeurs et d'étudiants. Croyez-vous ce projet réalisable ?

— Certainement. Et pour ma part je ne demande qu'à y travailler. Il est encore trop tôt pour mettre sur pied l'organisation nécessaire à la réalisation de ce projet, mais soyez convaincus que dès que les circonstances le permettront, nous verrons à favoriser ces échanges. Je pense m'en occuper dès cet hiver.

Nous nous dirigeons ensuite vers le salon de Mgr le Recteur. Au moment de partir pour la visite des immeubles de l'Université, M. *Jules Labarre* donne lecture d'une proposition qui sera soumise à la réunion générale de l'A.G.D.U.M. :

« que l'Association générale des Diplômés, ainsi que l'Université elle-même contribuent à la restauration des universités françaises éprouvées à l'occasion du passage des troupes canadiennes travaillant à la libération de la France. »

M. *Mœneclæy* remercia et se dit très touché de ce geste.

NÉCROLOGIE

● MONSIEUR ARMAND DUPUIS

À Montréal, le 9 août, est décédé M. Armand Dupuis, à l'âge de 56 ans.

M. Armand Dupuis est né le 13 août 1887. Il étudia successivement au collège Sainte-Marie, au Collège de Montréal et au Mont-Saint-Louis d'où il sortit diplômé du cours scientifique en 1905. Il entra ensuite à l'École polytechnique de Montréal, y suivit le cours d'ingénieur civil et obtint les titres d'ingénieur civil et de bachelier ès sciences appliquées en 1910.

Comme ingénieur, il occupa plusieurs postes, entre autres, à la cité de Montréal et au ministère des Travaux publics. Il était membre de l'Association des Ingénieurs professionnels de Québec depuis 1922.

En 1916, il entra au service de la maison Dupuis Frères, Limitée. En 1918 il était élu directeur de la compagnie et devenait secrétaire-trésorier. En 1942, il fut nommé deuxième vice-président et directeur du comptoir postal de la même maison, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort.

En 1921, il fit partie d'une délégation de marchands américains et canadiens en Grande-Bretagne où ceux-ci étaient les hôtes de la Drapers Chamber of Trade of the United Kingdom. En Écosse, il parla au nom des Canadiens à plusieurs réceptions officielles.

Il était membre du conseil d'administration de Arex Indemnity Company de New-York, compagnie d'assurance-feu mutuelle ; l'un des fondateurs et ancien secrétaire de l'Est Central Commercial Inc. ; ancien directeur du Royal Automobile Club of Canada, et directeur du Montreal Tourist and Convention Bureau ; ancien président de la Ligue du Progrès civique de Montréal ; ancien conseiller de la Chambre de Commerce du district de Montréal ; ancien directeur du Montreal Board of Trade ; gouverneur de l'hôpital Notre-Dame ; membre de la Ligue antituberculeuse de Montréal, Inc. ; fondateur et président de l'Institut de microbiologie et d'hygiène de l'Université de Montréal ; ancien président du club Laval sur le Lac ; l'un des fondateurs de l'Association athlétique amateur nationale ; membre du club Canadien ; ancien président du club Saint-Denis ; ancien directeur de la Corporation du Cercle

Universitaire ; membre à vie de l'Association générale des diplômés de l'Université de Montréal ; gouverneur de la Société des Concerts Symphoniques de Montréal ; ancien président de l'Association des anciens élèves du Mont-Saint-Louis ; ancien marguillier de la paroisse Saint-Louis de France.

En 1934, il acceptait la présidence du Comité du logement salubre et fit une campagne dans Montréal en vue de faire disparaître les taudis. Il se rendit en Angleterre pour y étudier les méthodes employées afin d'améliorer les conditions d'habitation de la classe ouvrière.

En 1937, le gouvernement de la province de Québec le nommait à la présidence de la Commission des écoles catholiques de Montréal, poste qu'il occupa jusqu'en 1940. Au cours de son terme, il apporta à la solution des nombreux et importants problèmes de cet organisme, un dévouement et une habileté qui lui valurent les plus grands éloges.

● LE COLONEL ARTHUR E. DUBUC

Le colonel Arthur-Édouard Dubuc, D.S.O. avec agrafe, V.D., D.Sc.A., et Chevalier de la Légion d'honneur, est décédé subitement à Ottawa le 6 septembre 1944.

Le défunt avait fait ses études primaires au Mont-Saint-Louis et son cours d'ingénieur à l'école Polytechnique, où il obtint son diplôme en 1901.

Dès sa sortie de Polytechnique, il entra au service du Département des Travaux publics du Canada à Montréal, comme assistant ingénieur. En 1912, il fut promu Ingénieur de district pour ce département, à Montréal.

À son retour au Canada en 1919, après la grande guerre, le colonel Dubuc fut nommé ingénieur surintendant (pour le territoire de la Province de Québec) du Département des Chemins de fer et Canaux du Canada et en 1924, il devint Ingénieur en chef de ce département à Ottawa.

En 1935, il fut nommé membre de la Commission des ports nationaux, devenant par la suite vice-président et Ingénieur en chef en 1937. Il occupa cette position jusqu'à sa retraite, en 1942.

Ingénieur distingué, le colonel Dubuc fut

aussi un vaillant soldat. Il servit durant la première grande guerre, s'enrôlant comme capitaine dans le 22^{ème} Bataillon d'infanterie canadienne. Il fut promu major en 1915 et commandant en second en 1916. Il fut lieutenant-colonel et officier commandant du bataillon en 1917 et 1918. Il fut à Ypres, Viersstraat, Kemmet, Courcellette. Il commanda le glorieux bataillon canadien-français à Régina Trench (1916), Vimy Ridge (1917), Neuville-Vitasse, Mercatel, Amiens, Meharicourt, Arras et Cherisy (1918). Il fut blessé trois fois au cours des opérations. En 1917, la décoration de l'Ordre du Service Distingué lui fut décernée, et il fut fait Chevalier de la Légion d'honneur. Il lui fut ajouté une barre au D.S.O. en 1918 et fut cité deux fois à l'ordre du jour. Démobilisé en 1919, l'année suivante, il fut nommé colonel et officier commandant de la 11^{ème} Brigade d'Infanterie, puis transféré à la réserve des officiers en 1924. De 1922 à 1924, il fut membre de la Commission Royale des pensions et du rétablissement civil des soldats. De 1923 à 1926, il fut aide de camp honoraire de Son Excellence le gouverneur gé-

néral. En 1935, il reçut la médaille du jubilé du roi. L'Université de Montréal lui avait décerné le grade de Docteur ès Sciences appliquées en 1943.

Le colonel Dubuc était membre de l'Engineering Institute of Canada depuis 1899, alors qu'il était étudiant. Il fut membre du Conseil de cette institution en 1923. Il était aussi membre de la Corporation des Ingénieurs professionnels des provinces de Québec et d'Ontario et membre des Diplômés de Polytechnique dont il fut le président en 1921. Il était gouverneur à vie de l'hôpital Notre-Dame.

● M^e ROLAND FILION

Le jeune Barreau de Montréal a perdu l'un de ses anciens présidents, M^e Roland Filion. Âgé de 31 ans, M^e Filion avait fait ses études secondaires au Collège Ste-Marie et son droit à l'Université de Montréal. Élu président de sa promotion en 1938, il était admis à la pratique du droit, la même année et s'associait à M^e Marcel Lafontaine. En ces derniers temps, il avait joué un rôle important dans la défense des fonctionnaires municipaux.

DEMAIN

...les vôtres paieront de leurs sacrifices,
si vous ne payez aujourd'hui de l'assu-
rance-vie. Consultez-nous.



Demandez notre brochure gratuite :
« Savoir dépenser pour mieux vivre »



Dominion Life

THE ASSURANCE COMPANY

Fondée en 1889

1405, rue Peel, MONTRÉAL

PAUL BABY
Gérant provincial

ÉMILE DAoust

A. J. PINARD
Gérants adjoints



Assurer l'avenir de
votre famille, c'est
bien. Penser aussi
au vôtre, c'est mieux.
D'où la nécessité de
notre police à
double protection.
Elle vous fait rentier
à vie. Si vous mou-
rez, nous payons une
annuité aux survi-
vants. Quel est votre
âge? Nos renseigne-
ments sont gratuits.

CAISSE
NATIONALE
D'ÉCONOMIE

41 ouest, rue S. - Jacques
Montréal - HArbour 3291

Dorure Argenture

Pour la réparation
de vos argenteries
consultez une mai-
son responsable.

32 années d'expérience.
Plaqueur durant 20 ans
pour la maison HENRY
BIRKS.

Appelez HA. 8775
967, St.-Laurent
Montréal

J. Henri Achim

BERNARD BERNARD DENIS TREMBLAY

(CORPORATION GÉNÉRALE
de RECOUVREMENT et de CRÉDIT)

Licenciés en vertu de la Loi
des Agents de Recouvrement

RECOUVREMENTS ET ACHATS DE
COMPTES — GARANTIE DE \$5,000

10 ouest, rue St-Jacques Tél. : PL. 3011

FIEZ-VOUS AU TEMPS *avec une montre*
Des bijoutiers Des diamantaires

O. St Jean

LIMITÉE

Tél. : AM. 2121

1215, Ste-Catherine E.

MONTRES DE BEAUTE ET DE PRECISION,
telles que Longines, Tavannes, Bulova, Fontaine,
Cyma, Gladstone, Lady May, Lord May, etc...

Prix variant de \$11.95 à \$900.00

L I S E Z



Revue illustrée, politique et littéraire
Paraît le 15 de chaque mois.

Chartré, Samson,
Beauvais, Gauthier & Cie

Comptables agréés
Chartered Accountants

MONTREAL QUEBEC ROUYN

CREDIT FONCIER
FRANCO-CANADIEN

PRÊTS HYPOTHÉCAIRES

5 est, rue ST-JACQUES

Siège social : Montréal

Succursales : Québec — Toronto — Winnipeg
Régina — Edmonton — Vancouver

(Propriétés à vendre)

J.-O. GIROUX

Optométriste-Opticien diplômé
Membre de l'A.E.P.O. de Paris

Assisté de

MM. A. Philie, J.-A. Allaire,
G. Grenon, O.O.D.

Lunetterie et verres optalmiques

Bureaux chez

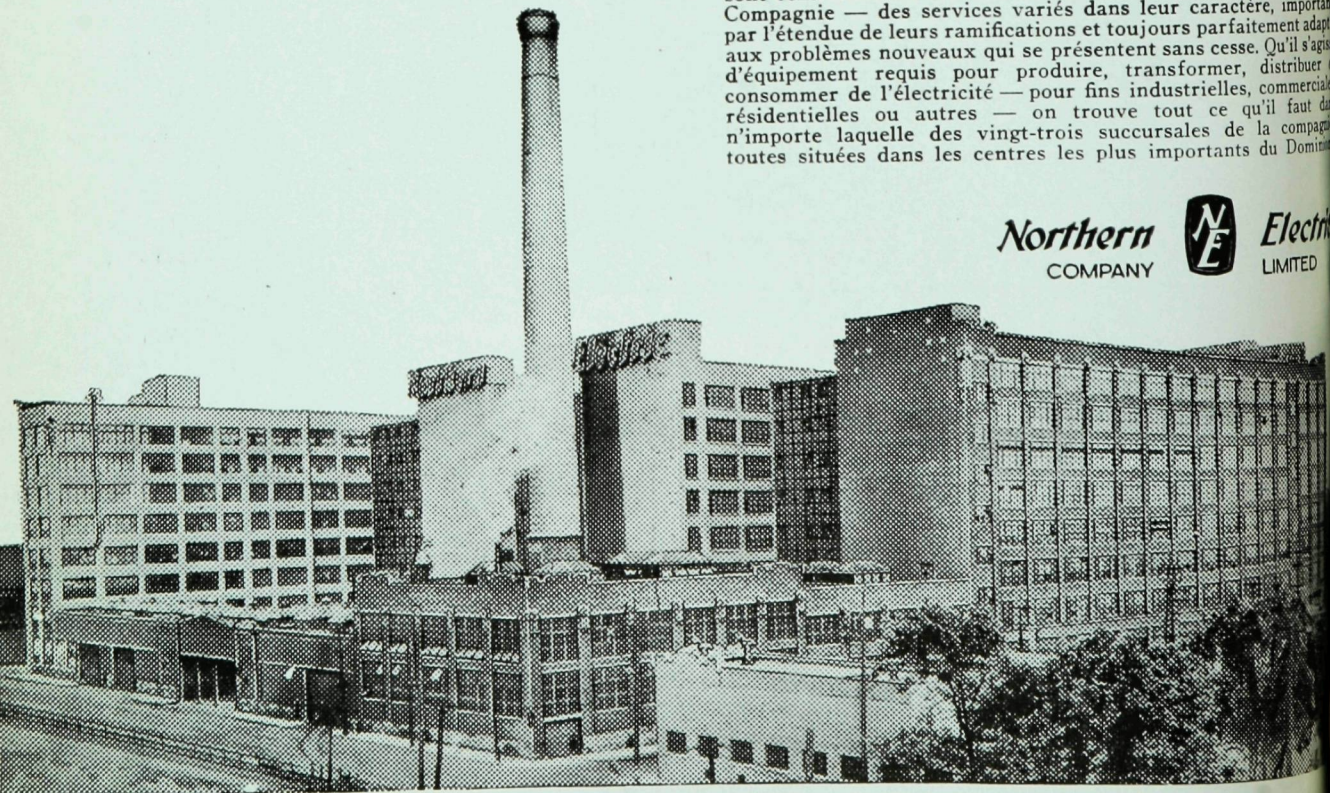
Dupuis Frères
LIMITÉE

Dans le vaste établissement de la Northern Electric à Montréal sont centralisés les services de fabrication et de distribution de la Compagnie — des services variés dans leur caractère, importants par l'étendue de leurs ramifications et toujours parfaitement adaptés aux problèmes nouveaux qui se présentent sans cesse. Qu'il s'agisse d'équipement requis pour produire, transformer, distribuer et consommer de l'électricité — pour fins industrielles, commerciales, résidentielles ou autres — on trouve tout ce qu'il faut dans n'importe laquelle des vingt-trois succursales de la compagnie toutes situées dans les centres les plus importants du Dominion.

Northern
COMPANY



Electric
LIMITED



LABORATOIRE DE BIOLOGIE CLINIQUE ET D'ANALYSES

ANALYSES CHIMIQUES ET EXAMENS MICROSCOPIQUES DES URINES



PHARMACIE D'ORDONNANCES SPECIALISEES



PRESCRIPTIONS

VACCINS • SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES • INSULINES

"La Pharmacie Par Excellence"

HARBOUR 9185

RUE SAINT-DENIS, 3450

PAUL LIPPENS

B.A., B.D., B.Ph.M.L., B.A.O., O.D.

OPTOMETRISTE

EXAMEN DE LA VUE • EXERCICES MUSCULAIRES DES YEUX • VERRES CORRECTEURS

A Notre Bar de Parfums et Cosmétiques

UNE PERSONNE EXPERIMENTÉE VOUS RENSEIGNERA SUR LES PRODUITS

DOROTHY GRAY • RICHARD HUDNUT • COTY
PEGGY SAGE • DERNY • HELENA RUBINSTEIN
HARRIET HUBBARD AYER • LUCIEN LELONG
OGILVIE SISTERS • SCHIAPARELLI • BOURJOIS
GUERLAIN • ROGER & GALLET • LENTHERIC
TANGEE • MOLINARD • MAX FACTOR • PIVER
MIREILLE • YARDLEY • DU BARRY • CHANEL

TÉLÉPHONE
HARBOUR 9185

MONTREAL

ADRESSE
RUE ST-DENIS, 3450